

Atrocités allemandes en Province de Namur durant la Grande Guerre



Plaquette mise en ligne en octobre 2012 par et sur le site *eglise-romane-tohogne.be*
TOUS DROITS RÉSERVÉS

Dans la perspective de la commémoration du Centenaire de la Guerre 1914-1918, les Groupements et Associations belges intéressés par la diffusion de cette plaquette peuvent obtenir gracieusement l'autorisation de la reproduire en prenant contact avec le site précité.

Les textes et croquis qui constituent cette plaquette ont été extraits des fascicules n^{os} 4, 5 et 6 (de 16 pages) publiés hebdomadairement dès 1919 par l'Imprimerie Nationale L. Opdebeek, éditeur à Borgerhout/Anvers et intitulés «**LA GRANDE GUERRE**» (*histoire complète de la guerre, illustrée de nombreux portraits, gravures, cartes, photographies, etc., seule édition à bon marché ayant paru en Belgique qui donna l'histoire complète et anecdotique de la Grande Guerre - en tout : 120 numéros, 1.912 pages*)

Durant l'été 1914, le temps fut splendide. Il y avait du soleil sur les toits, sur les bois ; des chants d'oiseaux ; un ciel très pur... La moisson s'annonçait bonne. On vivait gaîment. Dans les cœurs aussi, le soleil irradiait. Mais les plus belles journées voient quelquefois leur fin assombrie par un orage. Au bonheur calme succède l'embrasement des éclairs, la foudre frappe et tue. C'est ce qui advint. Un orage épouvantable !

Depuis longtemps, on avait accoutumé de considérer la guerre comme une catastrophe impossible. « Une guerre, au XX^e siècle !... » disaient certains ; et leur phrase s'achevait par un haussement d'épaules. Et pourtant, il y eut la guerre, une guerre atroce.

Tandis que nous chantions la paix, les Allemands voulaient la guerre, la guerre fraîche et joyeuse, la guerre d'essence divine (ô blasphème !) ; et ils l'ont faite cruelle et sans merci. Parce qu'ils se croyaient assurés du succès. Leur manœuvre avait, en effet, été admirablement montée. Tout avait été longuement et minutieusement préparé. « Nach Paris ! » Et l'opération commença. Vingt-huit corps d'armée furent dirigés sur la Belgique dont treize marchaient sur Liège et l'ouest de la Meuse ; et le reste, à l'est du fleuve.

Un écrivain militaire a décrit ce « génial mouvement de conversion à gauche au moyen duquel l'ennemi pouvait rejeter les armées françaises au-delà de la Seine, afin de les déborder éventuellement et d'enrouler ainsi l'adversaire en désarroi ». Mais il y eut Liège et Namur, les batailles de la Sambre et des Ardennes, et les fautes commises par l'orgueilleux envahisseur.

On a dit et répété que les opérations initiales des Français avaient été des aventures offensives. On ne peut cependant nier qu'elles eurent une répercussion sur la suite de la campagne. Sans elles, la marche foudroyante sur Paris n'eût peut-être pas été enrayée. Avec la résistance de Liège, elles produisirent des grippements dans le formidable mécanisme de conversion décrit ci-dessus, qui devait, moins d'un mois plus tard, s'abîmer dans les marais de Saint-Gond...

Jours de bravoure et d'audace, soit ; des deux côtés, soit encore ; mais aussi jours de carnage. Les soudards du Kaiser ont laissé, de la Meuse à la Marne, d'affreux souvenirs que les générations futures se transmettront jusqu'à l'extinction des siècles. Ils semèrent partout sur leur passage, au milieu des populations inoffensives et désarmées, l'épouvante et la mort, les deuils et les ruines.

Sans provocation aucune, sans l'ombre même d'un prétexte — dès que les premières troupes allemandes foulèrent le sol belge — à Herve, à Battice, à Mélen-Labouxhe, à Soumagne, à Warsage, à Micheroux, à Francorchamps, à Forêt, à Olne, et dans tant d'autres localités, des centaines de civils avaient été impitoyablement massacrés et des immeubles incendiés par une soldatesque en proie à une furie incompréhensible. Dans tout le pays et bien au-delà de nos frontières, ces faits horribles arrachaient des cris d'indignation et de colère.

Ce n'était rien encore au regard de ce qui s'était produit au fur et à mesure de l'afflux incessant des renforts allemands et de l'envahissement progressif du sol belge : les atroces tueries et les destructions systématiques de Visé, Tongres, Aerschot, Andenne, Tamines, Monceau-sur-Sambre, Nimy, Namur, Dinant et Louvain.

Tous ces noms de localités et de cités résonnaient lugubrement et douloureusement aux oreilles de nos compatriotes, de nos alliés, des peuples neutres. Il fallait remonter jusqu'aux époques lointaines de la barbarie, évoquer les sombres souvenirs des Huns d'Attila, pour trouver, dans l'histoire de l'humanité, quelque chose d'équivalent.

Jusque dans les contrées les plus lointaines du globe, on frémit en songeant au supplice immérité, à l'indicible martyre de la nation belge. De toutes parts surgirent des protestations émouvantes. À tout jamais, aux yeux du monde civilisé, l'Allemagne était flétrie.

Et pourtant, alors que ce concert de récriminations, que cette indignation universelle se manifestait, que les enquêtes sur la violation du droit des gens se poursuivaient, que paraissaient d'innombrables récits des atrocités commises en Belgique, on ignorait que ce bilan était bien incomplet encore.

De toutes les provinces belges, c'est peut-être Namur qui a le plus souffert de l'invasion allemande. Aussi longtemps que le monde existera, le souvenir des crimes allemands dans les communes d'Andenne, de Tamines et de Dinant se dressera devant les générations comme le plus terrible acte d'accusation qui ait pu être élevé contre un peuple. Le crime de Guillaume II a fait pâlir à Dinant l'ombre de Charles le Téméraire.

(Cette page a été extraite des livres « Le martyre et la résurrection d'une province » par Léo Lejeune, 1926, et « La Belgique et la Guerre - L'invasion allemande » par Joseph Cuvelier, 1921.)

Le drame d'Andenne

Andenne possédait avant la guerre une population de 7.800 âmes. Elle est située sur la rive droite de la Meuse, entre Namur et Huy ; un pont la relie au village de Seilles, qui est bâti le long du fleuve sur la rive gauche.

Les troupes allemandes, qui voulaient passer sur la rive gauche, arrivèrent à Andenne le mercredi 19 août, dans la matinée. L'avant-garde d'uhlans qui les précédait constata que le pont était inutilisable. Un régiment d'infanterie belge l'avait fait sauter le même jour, vers 8 heures. Les uhlans se retirèrent après avoir saisi la caisse communale et après avoir brutalisé le bourgmestre, le D^r Camus. Celui-ci avait, depuis plusieurs jours, pris les plus minutieuses précautions pour éviter toute participation de la population aux hostilités. Des affiches ordonnant le calme avaient été apposées. Toutes les armes avaient été réunies à l'Hôtel de Ville. Des démarches personnelles avaient été faites par les autorités auprès de certains habitants pour leur expliquer leurs devoirs.



Andenne - Ce qui resta du vieux pont.

Le gros des troupes arriva à Andenne dans l'après-midi. Les régiments se répandirent dans la ville et dans les environs, attendant l'achèvement d'un pont de bateaux dont la construction ne fut terminée que le lendemain.

La première prise de contact entre les troupes et la population fut pacifique. Les troupes procédèrent à des réquisitions auxquelles il fut donné satisfaction. Les soldats payèrent d'abord leurs emplettes et les boissons qu'ils se firent servir dans les cafés. Mais vers le soir, la situation empira à ce point de vue. Soit que la discipline se fût relâchée, soit que l'alcool commençât à produire ses effets, les soldats s'abstinrent de payer les habitants. Ceux-ci, effrayés, n'osaient résister. Il ne se produisit aucun conflit. La nuit fut calme.



Andenne - Maisons détruites au bord de la Meuse.

Le jeudi 20 août, le pont fut achevé et les troupes défilèrent très nombreuses dans la ville, se dirigeant vers la rive gauche de la Meuse. Les habitants les regardaient passer de l'intérieur des habitations. Soudain, vers 6 heures du soir, retentit dans la rue un coup de feu, immédiatement suivi d'une fusillade. Le mouvement des troupes s'arrêta, le désordre se mit dans leurs rangs ; les soldats affolés tiraient au hasard. Une mitrailleuse fut postée à un carrefour et commença à tirer dans les habitations. Une pièce de canon mise en batterie tira trois obus sur la ville dans trois directions différentes.

Au premier coup de feu, les habitants des rues traversées par les troupes, devinant ce qui allait se passer, se réfugièrent dans les sous-sols, ou, franchissant les murs et les haies des jardins, allèrent chercher refuge dans les campagnes ou dans les caves éloignées. Un certain nombre d'hommes, qui ne voulurent ou ne purent fuir, furent bientôt tués.

Immédiatement aussi commencèrent le sac et le pillage des maisons des principales rues de la ville. Les vitres, les volets, les portes étaient brisés à coups de hache ; les meubles étaient forcés et détruits. Les soldats se précipitaient dans les caves, s'enivraient, cassaient les bouteilles de vin qu'ils ne pouvaient emporter, mettaient finalement le feu à un certain nombre de maisons. Pendant la nuit, à diverses reprises, la fusillade reprit. Toute la population tremblante se terra dans les caves.

Le lendemain, vendredi 21 août, dès 4 heures du matin, les soldats se répandirent dans la ville, chassèrent toute la population dans la rue, forçant les hommes, femmes et enfants à marcher les mains levées. Ceux qui n'obéissaient pas assez vite ou ne comprenaient pas les ordres qui leur étaient donnés en allemand étaient immédiatement abattus. Ceux qui tentaient de s'enfuir étaient fusillés. C'est à ce moment que le D^r Camus, contre lequel les Allemands paraissent avoir eu des sentiments de haine particulière, fut tué.

Un horloger flamand, établi depuis peu de temps dans la ville, sortit de sa demeure, sur l'ordre des soldats, en soutenant son beau-père, un vieillard de plus de quatre-vingts ans. Il ne pouvait naturellement tenir les deux mains levées. Un soldat se précipita sur lui et le frappa de sa hache dans le cou. Il s'écroula mourant devant sa porte. Sa femme voulut lui porter secours. Elle fut repoussée dans sa demeure et assista impuissante à l'agonie de son mari. Un soldat menaçait de la tuer à coups de revolver si elle franchissait le seuil.

Pendant ce temps, toute la population était poussée vers la place des Tilleuls. Les vieillards, les malades, les impotents eux-mêmes y étaient conduits sur des brouettes, d'autres encore étaient soutenus ou portés par leurs proches. Les hommes furent séparés des femmes et des enfants. Tous furent fouillés, mais aucune arme ne fut trouvée.

Au hasard, les soldats, sur l'ordre des officiers, séparèrent du groupe quarante à cinquante hommes. Ils furent emmenés et fusillés, les uns le long de la Meuse, les autres près de la gendarmerie.

Le prêtre Wafflard reprocha aux Allemands leurs méfaits, dégrafa sa soutane et dit : « S'il vous faut une victime, tuez moi ! »

M. Théophile Davin déclara devant la commission d'enquête comment les Allemands tuèrent 18 civils dans une prairie.

Nous faisons suivre cette déclaration :

«Le 20 août 1914, je me trouvais avec mon père et d'autres ouvriers dans la fonderie qui appartient à mon père, industriel et échevin de la ville. Les soldats belges ont fait sauter le pont sur la Meuse et nous sommes allés voir. À ce moment, sept soldats allemands sont arrivés. Ils ont crié après nous et nous sommes rentrés par l'usine à la maison qui est à côté. Vers le soir, les Allemands, arrivés en grand nombre, ramassaient tous les hommes pour leur faire reboucher les tranchées creusées par les soldats belges. Je me suis caché, mais un de mes cousins et son père ont été pris. Ils ont pu revenir vers 8 heures du soir. Mon père s'est enfui dans la maison. Ma tante, ma grand-mère et tous nos parents sont venus se réfugier dans notre maison, dans la cave, où nous avons passé la nuit.

À ce moment, je suis allé jusqu'à la mansarde d'où j'ai vu des lueurs d'incendie. Vers 5 heures du matin, les Allemands cassaient les portes des maisons voisines. Nous avons ouvert les nôtres. Mais un de mes cousins ayant voulu rentrer chez lui et ayant été aperçu des Allemands, est revenu et a refermé notre porte.

Comme les Allemands étaient au dehors, je suis remonté avec deux de mes cousins et un troisième garçon. Les Allemands ont écarté un autre de mes cousins et un petit garçon en disant : « Trop jeunes. ». Puis ils nous ont fait mettre les bras en l'air et nous ont conduits en criant et en nous injuriant jusqu'à la prairie voisine. Nous étions quatre. Nous avons dû sauter les fils de fer de la clôture. Il y avait plusieurs cadavres dans la prairie et aussi des blessés, dont l'un, un nommé Louis Latine, qui criait : « Maman, maman ! ». À peine sommes-nous dans la prairie que l'un de mes cousins tombe, puis l'autre et le troisième garçon, tous frappés de coups de fusil. Je me laisse aussi tomber et fais le mort. D'autres hommes sont amenés, dont mon père, qui sont tués de la même façon. Un homme a eu la tête fendue d'un coup de hache. On achève avec une hache aussi un blessé. Un autre homme qui est amené est tué de même. Un nommé de Barsy, beau-frère d'Émile Losson, a eu le poignet coupé d'un coup de hache et a été achevé au milieu de la rue d'un coup de revolver.

Les Allemands étaient à environ 80 dans la rue devant la prairie. Quatre seulement tiraient. Deux officiers les commandaient; deux soldats étaient armés de haches. Le numéro sur l'épaule de leur uniforme était le 83.

Quand j'ai cru que c'était fini, j'ai relevé la tête, mais aussitôt une volée de coups de fusil m'est envoyée. Deux ou trois soldats sont entrés dans la prairie. Aucun n'est passé près de moi. J'attendis alors jusque vers 7.30 heures du matin. Je me relève, mais me recouche aussitôt, deux Allemands passaient à ce moment. J'ai pu me sauver ensuite et suis allé me cacher dans une bonbonne d'acide phénique de la fabrique de produits réfractaires Eugène Losson. Je suis resté là près d'une heure. Entendant la voix de ma mère qui se lamentait, je suis sorti de ma cachette. Ma mère implorait les Allemands qui riaient.

Le même jour, nous sommes partis pour Givry; mais, comme là aussi les Allemands ramassaient les hommes, nous sommes allés à plusieurs nous cacher dans une galerie de charbonnage.

Dans la prairie d'Andenne, il y a eu dix-sept tués et un blessé qui est mort deux heures après; je suis le seul qui ait échappé. »

M. D..., négociant à Andenne, déclara à son tour :

« Chaque famille qui avait des morts dans sa maison devait les placer sur le trottoir où on les chargeait dans les tombereaux pour les conduire dans la fosse commune ou au cimetière.

Dans plusieurs maisons, les soldats allemands jouaient et chantaient pendant et après ces massacres. Après quarante-huit heures de captivité, on a donné la liberté à une partie des hommes retenus comme otages (les plus vieux) et le lendemain on a relâché les autres sur parole.

Une centaine de maisons, les beaux meubles, antiquités, etc., avaient été chargés sur les wagons (ainsi que les armes de prix se trouvant à l'école communale) et transportés en Allemagne. »

Beaucoup de jeunes filles et de jeunes femmes ont été outrageusement maltraitées.

Dans une maison, le mari ayant été tué, on a obligé sa femme à servir à manger aux soldats allemands et à enjamber plusieurs fois le corps de son mari.

Nous avons rapporté les exécutions à la place des Til-leuls. Les autres prisonniers, au nombre de 800, ne furent relâchés que le mardi suivant, après avoir été ignominieusement maltraités.

Après la destruction d'Andenne, l'autorité allemande fit placarder l'avis suivant :

HABITANTS D'ANDENNE

Par l'ordre de l'autorité militaire allemande, occupant la ville d'Andenne.

Tous les hommes sont retenus comme otages.

Par coup de feu tiré sur les troupes allemandes, il y aura AU MOINS deux otages fusillés.

Les otages seront fournis par les femmes, qui leur porteront le nécessaire près du pont à 6 heures du soir et à 8 heures du matin.

Il est strictement défendu aux femmes de converser avec des otages.

Toutes les rues et places publiques seront immédiatement nettoyées PAR TOUTES LES FEMMES DE LA VILLE, sous peine d'arrestation.

Il est formellement défendu de circuler dans la ville après 7 heures du soir et avant 7 heures du matin, sous peine de répression sévère.

Les morts seront immédiatement ensevelis sans aucune formalité.

Les jeunes gens à partir de 14 ans et les femmes devront prêter leur concours à toute réquisition.

Il est strictement défendu de se montrer aux fenêtres.

Andenne, le 21 août 1914.

Par ordre de l'autorité militaire allemande :

L'Adjoint du Bourgmestre, Dr LEDOREN - Le Bourgmestre désigné, E. DE JAER - Le Secrétaire, MONRIQUE.

Le bilan du sac d'Andenne s'établit comme suit : près de 300 habitants ont été massacrés à Andenne et à Seilles; 200 maisons environ ont été brûlées dans les deux localités. Un grand nombre d'habitants ont disparu. Presque toutes les maisons ont été saccagées et pillées. Le pillage dura plusieurs jours.

Les habitants nombreux qui ont été interrogés sont unanimes à affirmer qu'aucun coup de feu ne fut tiré sur les

troupes. Incapables de comprendre la raison de la catastrophe qui a ensanglanté leur ville, ils font, pour l'expliquer, des hypothèses multiples. Beaucoup sont convaincus qu'Andenne a été sacrifiée pour établir le règne de la terreur.

Voici encore un des fameux placards teutons :

PROCLAMATION

1. À partir du samedi 29 août 1914, midi, toutes les horloges devront être mises à l'heure allemande (une heure plus tôt).

2. Les rassemblements de plus de trois personnes sont strictement défendus, sous peine d'amendes.

3. Pour circuler après 8 heures du soir, il faut l'AUTORISATION de M. le Commandant.

4. Les armes devront être remises au garde du Casino, jusque midi, 29 courant.

Lorsqu'on trouvera encore des armes dans les maisons, après l'heure fixée, LE PROPRIÉTAIRE SERA PENDU.

5. Les soldats allemands demandant la tranquillité absolue, les ouvriers peuvent retourner travailler de suite. La moindre révolte de la part des habitants AURA POUR CONSÉQUENCE L'INCENDIE COMPLET DE LA VILLE, et les hommes seront pendus.

*SIMONS, Oblt et Comm. en chef - (s.) BECKER,
Capit. et Comm. en chef.*

Atrocités à Namur

Le dimanche 23 août, Namur était occupé. L'avant-garde allemande pénétra dans la ville, le fusil sur la hanche, le doigt à la gâchette. Prudemment, les soldats se glissèrent dans les rues abandonnées.

Le lendemain, des scènes étranges se déroulèrent aux yeux des Namurois. Place Saint-Aubin, des soldats s'exerçaient. Déjà ? Était-ce peut-être pour impressionner la population ? Un sous-officier, mécontent d'un de ses hommes, l'apostropha à sa façon et lui ordonna de se coucher par terre à six reprises. La discipline avant tout !... Mais cette discipline répugnait aux Namurois.

La situation ne changea pas jusqu'au lundi soir. Le calme succédant à l'orage était lourd de menaces. Il fut le prélude d'une nouvelle tempête.

À 9 heures et demie, le beffroi carillonna. Les habitants qui se précipitèrent aux fenêtres virent à leur grand effroi les lueurs d'un immense incendie. Des nuées d'étincelles voltigeaient au-dessus de la ville. Des coups de feu crépitaient. On se demandait si les Belges et les Français étaient revenus.

Non, c'était le système de la terreur qu'on appliquait ici comme partout.

D'ignobles soudards, excités par la boisson qu'ils s'étaient procurée dans les auberges aux environs de la gare et de la Grand-Place, en vue de fêter la victoire, s'étaient rués dans les maisons et y avaient mis le feu. Des habitants qui fuyaient furent abattus à coups de fusil. Les pompiers qui étaient accourus sur les lieux aux appels du beffroi, durent rester inactifs dans une maison voisine. Rue Rogier et rue St-Nicolas, l'incendie faisait rage. L'Institut Ophtalmique ne fut pas épargné, quoiqu'il eût été transformé en ambulance. Le feu s'étendit alors à la Grand-Place. L'hôtel de ville ne présenta bientôt plus qu'un triste squelette et

la collection de tableaux de Claus, Gilsoul, Baron, etc., devint la proie des flammes.

Le 11^e rapport de la « Commission officielle » dit à ce sujet :

« Les troupes allemandes pénétrèrent dans la ville de Namur le même jour, à 4 heures de relevée. Tout se passa avec ordre ce jour-là : officiers et soldats réquisitionnèrent des vivres, des boissons, payant parfois en argent, plus souvent en bons de réquisition, pour la plupart fantaisistes, que la population confiante, et d'ailleurs ignorante de la langue allemande, accepta sans difficulté.

Il en alla de même le lendemain 24 jusqu'à 9 heures du soir. À ce moment, une fusillade s'éleva soudain en divers endroits de la ville, et l'on vit des soldats allemands s'avancer en tiraillant dans les rues principales. Presque simultanément, une immense colonne de flammes et de fumée s'éleva du quartier du centre : les Allemands mettaient le feu à la place d'Armes et en quatre autres endroits : place Léopold, rue Rogier, rue Saint-Nicolas, avenue de la Plante.

Parmi cette population paisible et sans défense, ce fut alors l'affolement : les Allemands enfonçaient les portes des maisons à coups de crosse et jetaient des matières inflammables dans les vestibules. Rue Rogier, six habitants qui fuyaient les maisons en feu furent tués sur le seuil de leurs demeures. Les autres habitants de cette rue, pour éviter le même sort, durent se sauver par les jardins, en chemise pour la plupart, sans avoir le temps d'emporter ni vêtements ni argent.

Rue Saint-Nicolas, plusieurs maisons ouvrières furent incendiées. Un plus grand nombre d'habitations et des magasins de bois furent détruits avenue de la Plante.

L'incendie de la place d'Armes se continua jusqu'au mercredi. Il détruisit l'Hôtel de Ville avec ses archives et ses tableaux, le groupe de maisons y adossé, tout le quartier compris entre les rues du Pont, des Brasseurs et du Bailly, l'Hôtel des Quatre Fils Aymon seul excepté.

L'incendie et la fusillade ont fait de nombreuses victimes parmi la population de Namur. Plusieurs personnes âgées restèrent dans les flammes, d'autres furent tuées dans les rues ou fusillées dans leurs demeures. Soixante-quinze civils environ périrent ainsi dans les journées des 23, 24 et 25 août.

La rage sanguinaire des Allemands à Tamines

Les Français s'étaient avancés vers la Sambre.

Le 20 août, deux corps d'armée se trouvaient près de la rivière : le 10^e (général Deforges) dans la direction de Florennes et de Tamines ; le 3^e (général Sauret) dans la direction de Châtelet et de Charleroi. À la Sambre même, il n'y avait que des avant-postes.

Nous savons d'autre part, que le grand quartier général avait prescrit pour le 21 une offensive au nord de la rivière, mais le général Lanserac résolut de ne pas risquer cette aventure, estimant que l'offensive française dans les Ardennes était vouée à un échec.

Le 21 août, à 1 heure de l'après-midi, von Bulow envoya la garde prussienne à l'assaut des ponts d'Auvélais, de Tamines et de Ham.

Les Allemands entrèrent à Tamines derrière un bouclier

de plus de 400 civils, hommes et femmes, qu'ils enfermèrent ensuite dans une église.

Une furieuse bataille s'engagea. Les mitrailleuses françaises balayaient le pont et fauchaient des rangées entières d'assaillants. Des shrapnells éclataient parmi les troupes qui venaient de Velaine et d'Auvélais. La bataille dura jusqu'à 8 heures du soir.

Le lendemain matin, 2.047 Allemands avaient mordu la poussière.

L'ennemi devait se venger sur la population sans défense de la petite ville.

À 7 heures du soir, un ordre brutal retentit sous les voûtes de l'église des Alloux où, ainsi que nous avons dit, 400 à 500 habitants étaient enfermés.

« Tous les hommes dehors ! Heraus ! »

Des cris de terreur et d'angoisse se firent entendre. Chacun se précipita vers ses proches pour échanger un dernier adieu et dix minutes plus tard tous les hommes étaient réunis sur la place devant l'église au milieu d'infâmes soudards. Un coup de sifflet et le triste cortège se mit en marche sous les coups et les injures des bourreaux.

On s'arrêta sur la rive de la Sambre. C'était l'endroit où les infortunés allaient mourir. Chacun d'eux en avait d'ailleurs la conviction.

Un officier à la face bestiale les invectiva. Il écumait :

« Assassins ! Cochons ! Fainéants ! Vous avez tiré sur les troupes allemandes ! Vous serez tous fusillés ! »

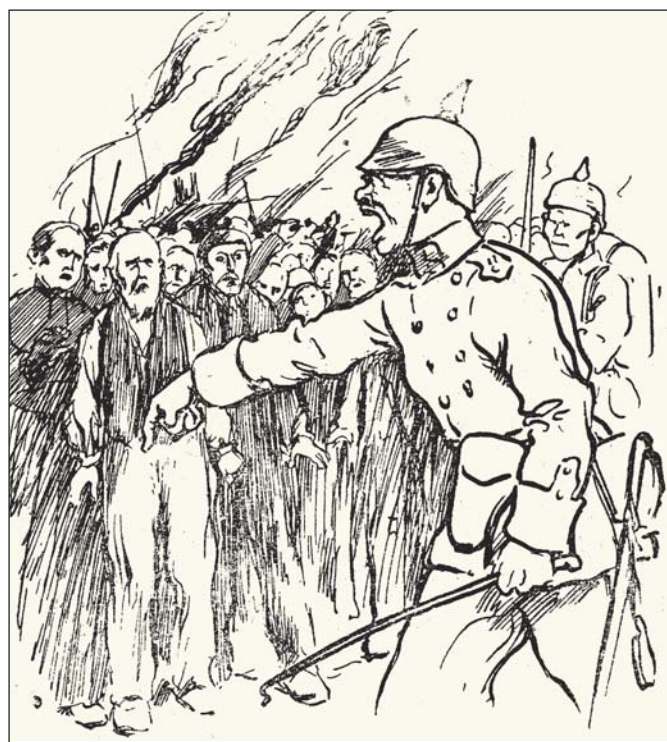
Une clameur indescriptible de protestations s'éleva aussitôt, faite de cris de colère, d'appels à la pitié :

« Ce n'est pas vrai ! Nous n'avons pas tiré ! Les Français étaient ici et ce sont eux qui ont livré bataille à votre armée. »

D'autres criaient : « Lâches ! c'est vous les assassins ! »

L'officier commandant voulut infliger un suprême affront aux malheureux que la mort guettait.

« Vous allez, dit-il, crier tous : « Vive l'Empereur ! Vive l'Allemagne ! »



Croyant qu'il leur restait peut-être une chance de salut, certains répétèrent la formule en bégayant, mais la plupart s'y refusa obstinément. Leurs yeux jetaient des flammes, leurs cœurs se révoltaient. Ils voyaient en esprit l'image de leur Souverain qui luttait pour sauver la patrie ; ils voyaient la noble France qui s'était vaillamment jetée dans l'horrible mêlée et dont de nombreux enfants étaient morts dans les rues de la petite ville.

« Vive la Belgique ! » répondirent-ils au défi de l'ignoble brute. « Vive la France ! »

Il n'aurait pas l'occasion, le misérable, de dire le soir dans son rapport que les Taminois avaient acclamé son empereur avant de mourir. Quant à ceux auxquels on avait arraché la formule, leur espoir devait être bientôt déçu.

La brute fit un signal. Les fusils furent braqués, des coups de feu retentirent et le carnage commença. Les Allemands tiraient sans répit. Les morts et les blessés s'entassaient les uns sur les autres. Certains tentèrent de s'enfuir, mais les baïonnettes leur barrèrent le chemin. D'autres se jetèrent dans la Sambre, s'y noyèrent ou s'y tinrent cachés dans les roseaux, ne laissant dépasser que la tête.



La voix du bourreau hurla à nouveau : « Tous debout ! »

Quelques blessés relevèrent la tête et une nouvelle grêle de balles s'abattit au milieu du groupe tragique.

Les survivants durent se lever à deux reprises. Le bandit leur promit la vie sauve, mais il les fit achever par une nouvelle salve. Et pour en finir, il ordonna à ses soldats de frapper les mourants et les morts avec la crosse du fusil ou de les percer de leur baïonnette.





Tamines - Les Allemands ordonnèrent aux civils de creuser une grande fosse et d'y enterrer les victimes du massacre.

Cette scène monstrueuse dura plus demi-heure.

Le silence de la mort planait maintenant sur le champ funèbre.

Ça et là, on entendait un homme grièvement blessé qui demandait à boire. Les Allemands accoururent en ricanant, soulevèrent le mourant et le lancèrent dans la Sambre.

Ceux qui vivaient encore n'osaient plus bouger. Pendant la nuit, ils virent arriver des hommes munis de lampes électriques dont les rayons étaient dirigés sur les faces livides des suppliciés. Ces individus portaient au bras l'insigne de la Croix-Rouge, mais ils tenaient à la main une barre de fer et aussitôt qu'un blessé levait la tête, ils lui frappaient le crâne.

Ces scènes hideuses paraissent dépasser les bornes de la vraisemblance, mais nous ne les relaterions pas, si nous ne nous étions assurés de leur authenticité. La tragédie de Tamines restera attachée pour toujours comme une tache indélébile sur l'histoire de l'Allemagne et une éternelle malédiction pour les infâmes soudards du 77^e régiment allemand.

Lorsque les hommes de la Croix-Rouge furent partis, une dizaine de blessés parvinrent encore à s'enfuir. L'un d'eux était resté caché sous le cadavre de son frère. Un autre, lardé de coups de baïonnette, se jeta dans la Sambre, ce qui lui sauva la vie, en arrêtant l'hémorragie. Il guérit, après avoir été recueilli par une famille compatissante.

Le dimanche matin, les Allemands réunirent environ 200 hommes dans la propriété de M. Van Herck et leur ordonnèrent d'y creuser une grande fosse. On devait y enterrer au moins 400 cadavres. Puis on enjoignit aux civils

valides d'amener les cadavres sur des civières improvisées faites de planches et de madriers. D'aucuns portaient leur père, leur fils ou leur frère.

«Comment ces hommes ne faiblirent-ils pas en accomplissant cette terrible besogne?» se demande M. François Olyff, qui a fait une enquête sur les lieux mêmes et qui a consigné ces détails dans «La Belgique sous le joug», à laquelle nous les empruntons.

Les blessés furent écartés, mais les officiers défendirent de leur donner des soins. Des femmes et des enfants durent assister à ce spectacle hideux.

Enfin on conduisit 1.000 à 1.200 personnes à Velaine sous escorte. Là on les relâcha à la condition qu'elles ne rentreraient pas à Tamines endéans les cinq jours.

Quinze jours plus tard, les victimes furent exhumées et on leur donna une sépulture plus honorable.

Il y eut 537 victimes à Tamines et aux environs; 13 habitants de Falisolle furent massacrés à Tamines, notamment le bourgmestre, M. Govard. On comptait 350 veuves dans la petite ville. 340 maisons avaient été incendiées.

Mais retournons à nos soldats.

Le 22 août, Lanserac ordonna au 3^e et au 10^e corps d'armée de se tenir sur la défensive, mais les Français exécutèrent encore des contre-attaques à Arsimont, à Roselies, à Tamines et à Châtelet. Ce fut en vain. La 51^e division, commandée par le général Bouttegourd, releva le 1^{er} corps d'armée. De nouveaux renforts arrivaient et les Anglais approchaient de Mons. L'attaque générale des Allemands, que nous avons décrite, eut lieu le lendemain. Namur tomba

et le 5^e corps d'armée français dut se replier. À Mons, von Kluck se heurta aux Anglais.

Dans la soirée, le général Lanserac donna l'ordre de rompre le combat et de battre en retraite. À Mons, les troupes du général French durent également se replier. Les Allemands pénétrèrent ainsi dans l'«Entre-Sambre-et-Meuse», où ils devaient bientôt répandre la terreur.

Les massacres de Dinant

Les Français s'étaient repliés le 21 août, sur la rive gauche de la Meuse aux environs de Dinant.

L'après-midi de ce jour, deux uhlans vinrent successivement faire une reconnaissance dans la ville.

À 9 heures du soir, une auto, occupée par une dizaine de soldats allemands, descendait la route de Sorinne. Une centaine de soldats la suivaient et l'ennemi s'arrêta dans la rue St-Jacques.

Alors un drame affreux se déroula.

Les soldats, tout à coup, se dispersèrent en poussant des cris forcenés; ils jetaient des bombes incendiaires dans les soupiraux, répandaient de la benzine et des pastilles inflammables dans les maisons, tiraient des coups de feu dans les portes et les fenêtres.

La population se cacha ou s'enfuit épouvantée.

Bientôt de nombreuses habitations flambaient et on entendit les gémissements des blessés. Puis la bande disparut.

Dix civils furent victimes de cette furie.

Les habitants s'attroupèrent pendant la nuit au quai de la Meuse, mais l'accès du pont était interdit. À 7 heures du matin, les soldats français se mirent à transborder les fuyards au moyen de barquettes. À midi, 2.500 Dinantais se trouvaient déjà sur l'autre rive, mais le quartier général défendit de faire passer encore d'autres habitants.

3.000 personnes durent ainsi rester sur la rive droite.

Une épouvantable tragédie menaçait la ville et les infortunés qui y étaient restés.

Le 23 août, Namur tomba et les Français concentrés dans l'Entre-Sambre-et-Meuse battirent en retraite.

Les fantassins saxons des 182^e et 178^e régiments pénétrèrent dans la ville.

À 6 heures du matin, les Allemands attaquent le quartier «Fonds de Leffe». Ils se ruent dans les maisons et entraînent au dehors les familles Jacquet, Verhulst, Grandjean et Mijotte; ils incendient une quantité de maisons et tirent sur les personnes qui essaient de fuir.

La famille Godanne perdit dix de ses membres.

M^{lle} Fonder, âgée de 18 ans, qui s'était réfugiée dans la cave, fut passée par les armes, après avoir subi d'ignobles outrages; M. Naus, fusillé sous les yeux de sa femme, fut horriblement mutilé.

Vers 10 heures du matin, une cinquantaine d'hommes qui s'étaient réfugiés avec leur famille au couvent des Prémontrés sont rassemblés, sur l'ordre d'un officier, près d'un mur en face de ce couvent.

Quelle est leur destinée? Que leur veut-on?

Ce sont des questions que les malheureux se posent mutuellement.

Leur sort est décidé en haut lieu: ils vont mourir! Mais quelle mort affreuse!

Là, plus loin, se trouvent leurs mères, leurs femmes, leurs enfants; les yeux hagards, elles cherchent partout, les unes l'enfant qu'elles ont élevé, les autres le mari et le père tant aimé.

Un coup de sifflet retentit et les soldats tirent dans le groupe... Tous les malheureux tombent la face contre terre: beaucoup ont cessé de vivre. Toutefois, il y a des blessés qui gémissent, et un officier crie que «l'heure de la justice» est passée: que ceux qui vivent encore peuvent se relever, ils sont libres... Ces paroles produisent l'effet attendu par les Teutons: les «rescapés» se relèvent sans se douter du sort qui les attend. Une mitrailleuse est là qui veille, et aussitôt un soldat la fait manœuvrer: les survivants de la première fusillade n'échappent pas cette fois, ils sont fauchés par les balles qui pleuvent dans le petit groupe.



† Mur de Leffe, à Dinant.

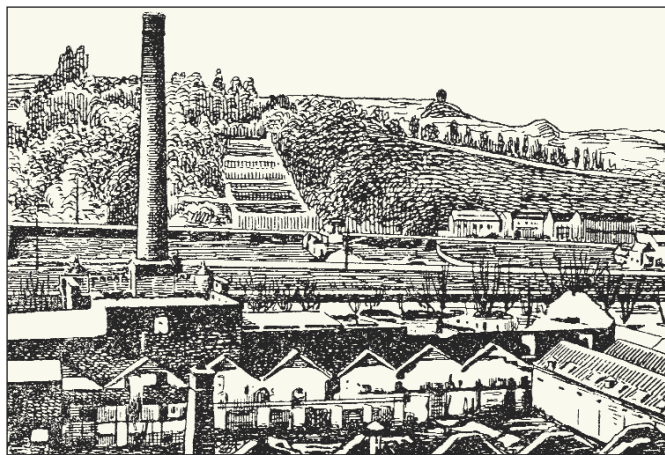
Les bandits poussent ensuite l'audace jusqu'à faire verser une somme de 15.000 francs par les Révérends Pères Prémontrés, menaçant des pires représailles si cette somme n'est pas trouvée dans un délai qu'ils fixent. Où trouver cet argent? Les Prémontrés fournissent ce qu'ils possèdent, et les réfugiés complètent la somme manquante. — Malgré cela, les vampires «perquisitionnent» dans l'abbaye; ils découvrent deux Pères Prémontrés qui se couchent dans un souterrain, tellement leur frayeur est grande. Les Boches les fusillent sur place, puis jettent leurs corps dans le ruisseau qui est à proximité.

Avide de sang, la soldatesque envahi tout le faubourg de Leffe.

Chez M. Victor Poncelet, un officier se présente accompagné d'un soldat. Après avoir terrorisé Mme Poncelet et ses 7 petits enfants, menaçant à tout instant de fusiller le chef de famille, la brute enjoignit à son ordonnance de tuer M. Poncelet. Le soldat refusa, et immédiatement le forcené accomplit lui-même le crime, n'écoutant pas les supplications d'une mère éplorée et de ses enfants.

M. Himmer, ainsi que plusieurs de ses employés et ouvriers, sont découverts dans l'usine où ils se cachent, craignant de subir le même sort que leurs compagnons. On les amène auprès du mur: M. Himmer invoque son titre de Consul de la République d'Argentine afin de sauver son personnel. Voyant qu'il n'obtiendra rien des Allemands avec lesquels il parle, M. Himmer offre le sacrifice de sa vie pour satisfaire la fureur sanguinaire des Barbares. Rien n'y fait, tous (M. Himmer compris) sont placés contre le mur et les coups de feu se succèdent, accomplissant leur œuvre de mort.

M. Georges Barry, malade, concierge de l'athénée, un voisin et un garçon de 15 ans de nationalité espagnole, qui



L'usine Himmer, à Dinant.

se trouvaient chez lui, furent fusillés sur le préau de l'ins-titut.

À l'usine à gaz, les bandits se ruèrent dans l'habitation de M. Léon Lepas. Ils y assassinèrent le mari, la femme, la grand-mère et le grand-père. Le fils cadet échappa à la tue-rie en se blottissant derrière les cadavres et en faisant le mort.

M. Octave Prignon, receveur communal, reçut le coup fatal devant le portail de l'abbaye.

Le jour était à son déclin. Les femmes qui avaient été enfermées dans l'abbaye pleuraient et gémissaient. Elles ignoraient ce qui s'était passé, mais elles tremblaient pour leurs époux et leurs enfants.

À l'aube, un officier se présenta et leur ordonna de crier: «Vive l'Allemagne!», sinon elles seraient fusillées.

Un autre officier les fit s'agenouiller et crier: «Vive le Kaiser!».

Beaucoup de ces malheureux obéirent, espérant sauver leurs parents.

Un troisième officier, énervé par les cris et les pleurs des enfants, hurla:

«Si ces moutards ne se taisent pas, je ferai tirer dans le tas!»

Les femmes et les enfants restèrent enfermés dans l'ab-baye à plus de 1.500, du dimanche au jeudi, se nourrissant de quelques légumes crus, cueillis dans le jardin.

Le lundi, une bande de soudards fouillèrent l'abbaye. Ils y trouvèrent un vieux pistolet rouillé, une ancienne halle-barde et une lampe fabriquée d'un éclat d'obus de la guerre de 1870. C'étaient les armes des francs-tireurs.

Tous les religieux furent groupés et des soldats, l'arme au bras, prirent position en face d'eux.

Croyant qu'ils allaient être fusillés, les religieux se don-nèrent mutuellement l'absolution et se dirent un dernier adieu.

Mais on les fit sortir et on les transféra en les accablant de menaces et d'injures, à l'école régimentaire, où d'autres malheureux étaient également retenus prisonniers.

Retournons maintenant à Dinant où les Allemands se livraient aux pires excès, tuant, pillant et incendiant en une rage féroce.

Ils narguaient leurs victimes.

«Chantez-nous donc encore une fois *la Marseillaise* que vous avez clamée si fort, le 15 août!» leur criaient-ils.

Les habitants qu'ils trouvaient étaient groupés, hués, conspués et maltraités. D'aucuns, poussés par le désespoir, se jetèrent à la Meuse, pour gagner l'autre rive à la nage. Certains y réussirent, d'autres furent atteints par les balles.

Dans l'entre-temps, la ville ressemblait à un immense brasier et les officiers et soldats pillaient tout ce qui se trou-vait à leur portée. Les femmes pleuraient à haute voix. L'une d'elles criait sans cesse qu'on avait fusillé six des siens. Un marchand de légumes, Clause, déplorait la mort de 18 membres de sa famille.

Un grand nombre de personnes se tenaient cachées dans les fissures des roches et dans les ravins, attendant anxieusement leur sort.

Les Français tiraient sans cesse de la rive opposée. Sur le quai de la Meuse, les héros allemands s'abritaient der-rière une rangée de jeunes filles qu'ils forçaient d'agiter leurs mouchoirs. Les Français cessèrent le feu. Mais proté-gés par leur bouclier d'enfants, les Allemands visaient maintenant vers l'autre rive.

À 4 heures, une explosion formidable retentit. Les Fran-çais avaient fait sauter le pont avant de se retirer. Les Alle-mands, furieux de devoir attaquer l'ennemi de flanc, résolurent de se venger sur les Dinantais. Ils crièrent aus-sitôt:

«Les civils ont fait sauter le pont!»

Leur colère s'accrut encore lorsqu'un groupe de Fran-çais, chargés de couvrir la retraite, abattirent les Allemands qui, dans leur ivresse, s'étaient imprudemment approchés de la rive.

Alors commença le drame de la maison Henri Bouille et du mur Tschoffen.

Le procureur du Roi à Dinant, M. Tschoffen, en a fait le récit suivant dans un rapport officiel:

«Depuis la rue du Tribunal jusqu'au-delà de la prison, les crimes sont commis par les troupes descendant de la Montagne Saint-Nicolas. J'ai relevé les numéros des 100^e et 101^e d'infanterie (Saxons).

Sur cette voie, dès que les troupes arrivent, elles procè-dent comme à la rue Saint-Jacques et aux Fonds de Leffe: massacre d'une partie des hommes, arrestation des femmes et des enfants.

Quant au reste du quartier, les habitants eurent des for-tunes diverses.

Après avoir été rassemblées et retenues un certain temps dans une rue où elles étaient à l'abri des risques de la ba-taille, de nombreuses personnes furent conduites (hommes, femmes et enfants) jusqu'à l'endroit où un seul côté de la rue est bâti; l'autre donne directement sur la Meuse. Les prisonniers furent rangés sur une longue file pour servir de bouclier contre le tir des Français, pendant que les troupes allemandes défilaient derrière ce rempart vivant. Les Français cessèrent le feu dans cette direction dès qu'ils virent quelles victimes étaient offertes à leurs coups. Une jeune fille de vingt ans, M^{lle} Marsigny, fut cependant tuée sous les yeux de ses parents; elle avait reçu une balle fran-çaise à la tête. Parmi les personnes ainsi exposées, je note: mon substitut, M. Charlier, M. Brichet, inspecteur forestier, M. Dumont, commissaire voyer, leurs femmes et leurs en-fants. Les captifs furent ainsi exposés pendant deux heures, après quoi ils furent conduits à la prison.

Même procédé pour un groupe de citoyens exposés au

feu français place de la Prison. On les oblige à tenir continuellement les bras levés. Parmi eux, un vieillard de quatre-vingts ans, M. Laurent, président honoraire du tribunal, son gendre, M. Laurent, juge, la femme et les enfants de celui-ci. Pas de victimes : les Français ont cessé le feu et les Allemands ont pu défilé librement. Au bout de deux heures, internement à la prison. Je cite quelques noms parce que ce sont ceux de magistrats et fonctionnaires que je connais plus particulièrement, mais on peut évaluer à 150 au moins le nombre des personnes qui furent soumises à ce traitement.

Les autres habitants du quartier furent, comme ma famille et moi, conduits chez Bouille. Dans la maison, l'écurie et la forge, on était entassé, on débordait même dans la rue.

Les occupants, de la forge, dont j'étais, en furent, comme je l'ai dit, extraits vers 2 heures et conduits à la prison.

Les autres furent, vers 6 heures, menés non loin de la prison, devant mon habitation.

Là on sépare du troupeau les hommes valides et on les aligne contre le mur de mon jardin sur quatre rangs.»

M. Tschoffen, évidemment, ne put voir le drame. Nous le relatons suivant d'autres témoignages. Le lieutenant-colonel, comte Kielmannsegg, commandait les hordes allemandes.

«Les vieillards, les femmes et les enfants doivent se retirer. Ils sont libres!» cria l'officier.

Mais les femmes et les mères appelaient les hommes et elles se tinrent à quelque distance en pleurant.

L'officier fit aligner 120 hommes et jeunes gens le long du mur Tschoffen et il intima l'ordre à deux cents soldats de se placer sur l'autre trottoir.

Les malheureux entrevirent le sort qui leur était réservé. Ils implorèrent la pitié et la clémence de leurs bourreaux.

«Trop tard!» hurla l'officier. «Vous avez tiré sur nos troupes. Il faut faire un exemple. Le jugement va être exécuté!»

«Nous n'avons pas tiré!»

«Nous n'avons pas d'armes!»

«Grâce, Monsieur! Épargnez-nous!»

«Ayez pitié des femmes et des enfants!»

Et les supplications des malheureux se mêlaient aux lamentations des femmes.

C'était une scène indescriptible.

Deux prisonniers se détachèrent du groupe et s'enfuirent.

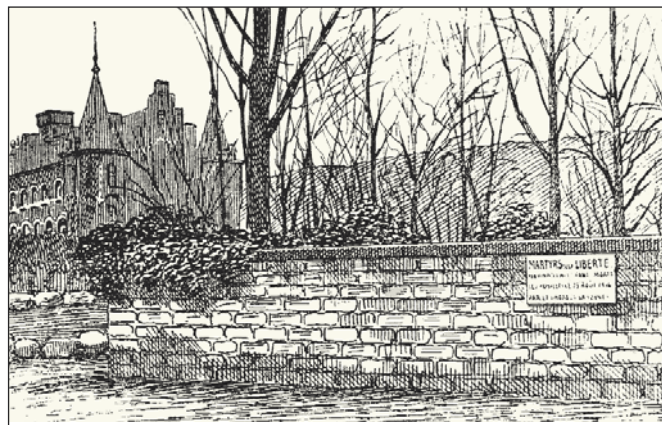
Une salve retentit, suivie d'une seconde et d'une troisième, jusqu'à ce qu'il n'y eut plus aucun mouvement dans l'hécatombe des infortunés. Il y avait 120 victimes.

Les soldats repoussèrent alors les femmes et les enfants éplorés et des sentinelles veillèrent sur les morts.

Vers 9 heures du soir, un remous se produit parmi le tas lugubre des cadavres. Un jeune homme se relève. Une balle l'a frappé en pleine poitrine. Il crie : «Maman, à boire!».

Les soldats accourent pour l'achever à coups de baïonnettes.

Le lendemain à midi, un certain Georges Baudhuin, qui gisait sous les cadavres de son père et de son oncle, parvint



† Mur Tschoffen, à Dinant.

à se dégager de l'hécatombe et réussit à se sauver. Il était blessé au pied.

Mais le martyrologe de Dinant est loin d'être complet.

Nous faisons suivre ici une autre partie du rapport de M. Tschoffen :

«Les troupes descendues par la route de Froidvau occupent le quartier de «Penant». Les habitants sont arrêtés dès l'arrivée des Allemands et gardés à vue près du Rocher Bayard. Le feu des Français s'étant ralenti, les Allemands commencent la construction d'un pont. Cependant, quelques balles les gênent encore. De ce qu'elles sont rares, les Allemands concluent — avec ou sans sincérité — qu'elles leur sont envoyées par des francs-tireurs. Ils envoient M. Bourdon, greffier adjoint au tribunal, sur la rive gauche, pour annoncer que si le feu continue les habitants prisonniers seront passés par les armes. Il s'exécute, puis, repassant la Meuse, revient se constituer prisonnier et déclare aux officiers allemands qu'il a pu se convaincre que seuls des soldats français tirent. Quelques balles françaises arrivent encore et une chose monstrueuse se passe, que l'imagination se refuserait à croire si des témoins ne survivaient pour l'attester et si les cadavres avec leurs plaies béantes n'en fournissaient la plus irrécusable des preuves : le groupe des prisonniers, hommes, femmes et enfants, est poussé contre un mur et fusillé!

Quatre-vingts victimes tombent en ce moment!



†† Le mur de la maison Bourdon, à Dinant, au pied duquel un grand nombre de civils furent fusillés.

Est-ce ici ou dans l'aqueduc de Neffe dont je parle plus loin que fut tué un enfant de trois mois? Je ne sais plus.

Le soir, les Allemands fouillent parmi les morts. Sous la masse de ceux-ci, quelques malheureux vivent encore. Ils en sont retirés, joints à des prisonniers amenés d'ailleurs, et mis à creuser une fosse pour les morts. Ils seront déportés

en Allemagne. Parmi eux, il y a un enfant de quinze ans, le fils du greffier Bourdon, trouvé sous les corps de son père, de sa mère, de son frère et de sa sœur fusillés.

Parmi ceux que l'on enterre, une femme vit encore : elle gémit. Peu importe. Son corps est jeté dans la fosse avec les autres.»

Ce massacre fut commis par le 101^e régiment de grenadiers de la 11^e armée saxonne, commandée par le général Elsa. Le major Schlick, du 18^e bataillon, le commandait.

Parmi les victimes, il y avait 17 enfants en dessous de 15 ans.

À Neffe, sur la rive gauche de la Meuse, les Allemands fouillent les maisons et en incendient un grand nombre. Les habitants laissés en liberté, d'autres expulsés de leurs maisons, sont abattus sur la route, d'autres enfin sont faits prisonniers et déportés en Allemagne. Ailleurs, des familles entières sont exterminées, sans distinction d'âge ou de sexe (Guéry et Morelle, entre autres). Une maison flambe ; une femme qui a une jambe broyée, s'y trouve toute seule. Des habitants demandent aux Allemands la permission de la sauver. Les brutes refusent et la malheureuse est brûlée vive.

Une quarantaine de personnes se sont réfugiées dans un égot sous le chemin de fer. On tire sur elles, on leur lance des grenades à main et on tue ainsi 24 personnes, dont 18 femmes et 9 enfants. Les survivants se décident à sortir de leur abri. Les hommes sont faits prisonniers et déportés en Allemagne.

Le lundi 24 août, les Allemands s'emparent des habitants de la rue Grande qu'ils avaient épargnés la veille au soir. Ils les enferment à l'abbaye des Prémontrés.

Les rares habitants qui se risquent à sortir des maisons que le feu a épargnées dans les autres quartiers sont faits prisonniers ou essuient des coups de feu.

Les prêtres et les religieux, les professeurs du Collège de Belle-Vue, les Frères de l'Instruction chrétienne, les Oblats sont arrêtés et internés dans un couvent, à Marche. Vers la mi-septembre, le général von Longchamp, gouverneur-militaire de la province de Namur, vient les remettre en liberté et a le cynisme de leur présenter les excuses de l'armée allemande !

Le pillage et l'incendie continuent le lundi et le mardi pendant toute la journée.

En tout, 642 habitants furent assassinés à Dinant. 10 sont signalés comme disparus.

La liste sanglante se répartit comme suit :

- Rive droite de la Meuse :

Leffe : 244 victimes, dont 4 femmes et 12 enfants ; Quartier St-Pierre : 85 victimes, dont 9 femmes et 2 enfants ; Quartier Montferrand : 6 victimes, dont 2 femmes et 1 enfant ; Quartier St-Nicolas : 151 victimes, dont 8 femmes et 2 enfants ; Quartier des Rivages : 89 victimes, dont 29 femmes et 17 enfants ; la Citadelle et Herbuchenne : 18 victimes, dont 4 femmes.

- Rive gauche de la Meuse :

Faubourg de Neffe : 45 victimes, dont 15 femmes et 11 enfants ; Quartier St-Médard : 4 victimes, dont 1 femme et 1 enfant.

L'incendie détruisit plus des 2/3 de la ville. 1.200 mai-

sons environ furent brûlées à ras du sol.

«Le pillage fut pratiqué ouvertement, déclare M. Tschoffen. Chez moi, notamment, on est venu trois jours de suite avec des chariots pour enlever l'argenterie, les literies, dont il ne reste rien, des meubles, les vêtements d'homme et de femme, le linge, des bibelots, des garnitures de cheminée, une collection d'armes du Congo, des tableaux, le vin, même mes décorations et celles de mon père et de mon grand-père. Les glaces sont brisées, la vaisselle mise en pièces.

Dans les caves d'un marchand de vin, M. Piret, 60.000 bouteilles sont volées.

Il n'y a pas, à ma connaissance, dans les maisons restées debout, un seul coffre-fort qui n'ait été forcé ou ne porte des traces manifestes de tentatives de cambriolage !»

Dinant n'était plus qu'un monceau de ruines fumantes et un affreux tombeau.

Il ne restait rien des quartiers de Montferrand (centre) et de St-Pierre, et presque rien du quartier St-Nicolas. Le quartier des Rivages avait aussi été très éprouvé.



Dinant - Pont sur la Meuse détruit.

À l'exception du palais de justice, tous les édifices publics, les usines, les fermes et les châteaux dominant la ville ne formaient qu'un amas de décombres. Ce fut un assassinat commis sur des innocents. Le procureur Tschoffen dit, entre autres, dans son rapport :

«Les Allemands ont-ils pris sur le fait un seul civil qui ait tiré sur eux ? En ont-ils surpris un seul porteur d'armes et ces faits ont-ils été établis par une enquête sérieuse ? Pas que je sache.

Mais on a vu à Dinant un officier cherchant à dissimuler un revolver qu'il tenait dans la main, introduire cette main dans la poche du veston d'un sieur Pécasse, en retirer ostensiblement le revolver, le montrer à ses hommes et faire emmener pour être fusillé le malheureux, victime de cette infâme supercherie.

Les Allemands avouent qu'il n'y a pas eu de francs-tireurs à Dinant.

À Cassel, le directeur de la prison me déclara : « Les autorités militaires à Berlin sont maintenant convaincues que personne n'a tiré à Dinant. » J'ignore naturellement ce qui lui a permis de faire cette affirmation.

Second aveu : Le général von Longchamp, gouverneur militaire de la province de Namur, me parlant des événements de Dinant, me disait textuellement : « Il résulte d'une enquête que j'ai faite qu'aucun civil n'a tiré à Dinant. Mais il y a peut-être eu des Français, déguisés en civils, qui ont tiré. Et puis, dans l'entraînement du combat, on va parfois plus loin qu'il ne faut.

J'ajoute que je n'ai trouvé personne à Dinant pour me donner le moindre indice que cette hypothèse relative aux soldats français eût un fondement quelconque d'exactitude. »

Au sujet de la préméditation qui caractérisa les massacres exécutés par les Allemands, M. Tschoffen dit :

« L'attaque immédiate et simultanée se produisant contre la population par toutes les voies où l'armée allemande pénétra à Dinant forme à elle seule une présomption grave. Il faut admettre ou des ordres donnés à l'avance ou l'action de francs-tireurs sur tous et chacun des différents points d'invasion. Or, on n'a tiré nulle part ; donc...

Quelque grave que soit cette présomption, elle ne suffit pas comme base d'une affirmation catégorique.

Mais comme elle confirme bien la sincérité des témoignages qui forment preuve directe !

De nombreux habitants de villages occupés avant le 23 août ont déclaré qu'il leur avait été annoncé à l'avance que Dinant serait détruit.

De ces témoignages, j'en relève un, parce qu'il doit une importance particulière à la personnalité du narrateur, d'une part, et à l'autorité que son grade dans l'armée allemande donne à l'auteur des menaces.

M. X..., de Dinant, se trouvait, lors de l'invasion, dans une autre commune du pays. Il fit la connaissance d'un officier allemand, major ou colonel. Or, le 19, 20 ou 21 août (c'est ma mémoire qui est ici infidèle, car les détails m'ont été donnés avec précision), cet officier dit à M. X... : « Vous êtes donc de Dinant ? N'y retournez pas ; c'est une mauvaise ville, elle sera détruite. » En même temps, il demandait à M. X... des renseignements sur son habitation à Dinant. Il partit mais revint après le 23 août et, tirant de ses bagages une statuette, il la montra à M. X... en disant : « Connaissez-vous ceci ? — Mais oui, cela vient de chez moi ! — En ce cas, je ne me suis pas trompé : j'ai préservé votre maison, elle n'est pas brûlée. »

Tels sont les faits que je connais en ce qui concerne Dinant. »

Pendant les journées des 23 et 24 août, 416 personnes furent arrêtées à Dinant. Elles furent envoyées à Cassel (Allemagne).

Les atrocités dans la Province de Namur

Dans toute la province de Namur, les Allemands ont marqué leur passage par les ruines et les assassinats. Nous avons eu déjà l'occasion de stigmatiser leur conduite à Namur, à Tamines, à Dinant et à Andenne, mais nous devons à la vérité historique de mentionner au moins en quelques mots les atrocités qu'ils commirent dans le reste

du pays de Namur. La concision que nous impose le présent ouvrage ne nous permet pas d'entrer dans des détails, de sorte que nous devons nous borner à narrer brièvement les événements les plus tragiques.

À COUVIN

Le samedi 22, la grande bataille était engagée sur le vaste front Virton-Neufchâteau-Dinant-Namur-Charleroi : les Allemands, de beaucoup supérieurs en nombre, réussirent enfin, après diverses alternatives de succès et de revers, à rester maîtres du terrain.

Presque partout, ils infligèrent aux populations, sur le territoire desquelles des combats avaient eu lieu et où des leurs étaient tombés, d'épouvantables tortures, mettant tout à feu et à sang.

Les Français leur avaient fait subir des pertes considérables : les civils devaient payer ! Aussi, dès le 23, les fuyards des régions sinistrées arrivaient à Couvin, se dirigeant vers la France. Ils racontaient les visions d'horreur qui s'étaient déroulées là-bas : les incendies, les massacres, les atrocités les plus invraisemblables. On était resté incrédule d'abord, mais le flot des fugitifs ne tarissait pas, chacun racontait ce qu'il avait vu. Devant la concordance de ces allégations, il fallut bien se rendre à l'évidence.

Le 24, les Français, ayant perdu la bataille, refluent en bon ordre, mais la panique s'empara de la ville et presque tous les habitants ne songèrent plus qu'à s'en aller au plus tôt.

Dans la soirée du 25, ce qui reste de Français gagne Couvin.

Convaincus que la conquête de la ville n'est qu'une question d'heures, les Couvinois gagnèrent la forêt où ils retrouvèrent quantité d'habitants de Nismes, Frasnes, Petigny, Mariembourg et des villages environnants. Quand l'ennemi arriva, le pays ressemblait à un désert. Il n'y trouva plus que quelques vieillards, mais ceux qui étaient restés devaient payer cher leur audace.

Les Allemands firent leur entrée à Couvin à l'aube du 26. Tout alla bien au début, mais vers 9 heures arriva de la direction de Frasnes un détachement de Saxons comprenant une centaine d'hommes.

Ils s'étaient déjà distingués au cours de leur marche en fouillant minutieusement le château des comtesses de Villermont. Un habitant d'Hermeton qui, pris de panique, s'était enfui dans une cave du castel, y fut tué par les bandits.

Arrivés à Couvin, ils exprimèrent leur étonnement de ce que les habitants s'étaient enfuis. « Pourquoi civils partis ? Nous pas barbares ! » Et pour le prouver par les actes, ils se livrèrent immédiatement à un pillage en règle. Ces excès se poursuivirent jusqu'au soir.

Cependant, les bandits avaient cru bon de prendre des otages : M. Demanet, doyen et M. Pammelard, échevin de la ville, avaient été choisis. Sous escorte, précédée d'un tambour, on les obligea à parcourir toutes les rues et à crier : « Faites attention, ne tirez pas sur les troupes allemandes, sinon nous serons immédiatement fusillés et la ville brûlée. »

Le père Dru, un vieillard de 75 ans, fut abattu d'un coup de feu sans le moindre motif, malgré l'intervention de l'échevin Pammelard.



L'abbé Gilles, vicaire, tomba également sous les balles des bandits allemands.

Une dame de Couvin se mourait; on alla en avertir l'abbé Gilles, vicaire, qui s'empessa d'accourir. Il avait à peine fait cinquante pas, qu'une vive fusillade éclata. Il rebroussa chemin pour se mettre à l'abri, mais des soldats l'avaient vu. Ils se mirent à sa poursuite et l'arrêtèrent.

Sans vouloir entendre la moindre explication, ils obligèrent l'abbé, le docteur et sa sœur à sortir et les emmenèrent tous trois sous bonne escorte. Cent mètres plus loin, ils remirent en liberté le docteur et sa sœur. Il était trop évident que les brigands n'en voulaient qu'au malheureux prêtre et que leur proie ne leur échapperait pas. Ils se mirent à l'insulter, à le frapper de coups de poing, de coups de pied, de coups de crosse.

Mais voilà qu'une auto arrive en sens inverse, portant avec des officiers allemands un professeur de Couvin, M. Mauer.

Celui-ci s'étonne, s'indigne, proteste de voir les traitements inhumains dont le vicaire est l'objet. Un des officiers s'empare et pour châtier M. Mauer de son intervention, il le fait descendre et l'oblige à se joindre aux vingt otages qui vont partir pour Rocroi à la tête des troupes à qui elles serviront de bouclier en cas d'attaque.

L'abbé Gilles n'a plus dorénavant aucun doute sur le sort qui lui est réservé. Ses bourreaux l'obligent à avancer encore et continuent à le martyriser, quand soudain, sous un coup de crosse plus violent, il s'enlève d'un bond et échappe à ses persécuteurs. Ceux-ci hurlent, le somment de s'arrêter, mais le vicaire, réunissant en un effort suprême ses dernières énergies, arrive à mettre entre lui et les assassins une distance assez considérable. Ceux-ci voyant que leur victime va leur échapper font feu et l'abbé s'effondre la jambe brisée d'une balle.

Deux de ses paroissiens s'empressent vers lui pour l'aider

à se relever, mais les soldats accourent, obligent les deux hommes à se retirer. Il survient alors un officier à cheval qui ordonne à un des soldats de tuer le prêtre. Celui-ci est jeté sur un camion qui passe et huit jours plus tard on retrouve son cadavre. L'autopsie du cadavre permet de supposer que l'abbé Gilles ne mourut pas immédiatement des suites des coups de feu qu'il avait essuyés. Les contusions qu'il portait à la tête, le bris de l'os maxillaire font croire au contraire que les misérables s'acharnèrent sur lui avec une rage forcée jusqu'au moment où il ne donna plus signe de vie.

Au moment où les assassins le chargèrent sur un de leurs camions, une vingtaine d'otages pris à Couvin étaient amenés pour marcher vers Rocroi, comme nous l'avons dit, devant les troupes allemandes. Parmi eux, M. Mauer, professeur, MM. Antoine, père et fils, M^{lle} Malempré, M. Michel Gouttière, sa femme et sa fille, M. Boutals. Ils marchaient sous la conduite d'un officier à cheval, sans cesse menacés de mort. Arrivé à la vieille route de Rocroi, M. Boutals fut tué à coups de revolver par un officier.

Le lendemain matin, après un simulacre d'exécution les otages exténués, brisés par la fatigue et les émotions, étaient enfin rendus à la liberté.

Le soir du 26, quatre maisons étaient brûlées à Couvin. Huit hommes avaient péri, quatre de Couvin et quatre étrangers, dont un inconnu.

À PETIGNY

Quand le 26, les Allemands arrivèrent à Pétigny, dont toute la population s'était enfuie, ils se mirent en devoir de piller toutes les habitations.

Au cours de leurs perquisitions, ils trouvent Madame Masuy dans sa toilette funèbre. Avant de la quitter, ils lui mettent dans les bras une poupée!...

Un peu plus loin, ils rencontrent le «Blanc du Tchoquir». Ils emmènent ce vieillard de plus de 70 ans, le gorgent de vin et le déposent ivre-mort dans une porcherie.

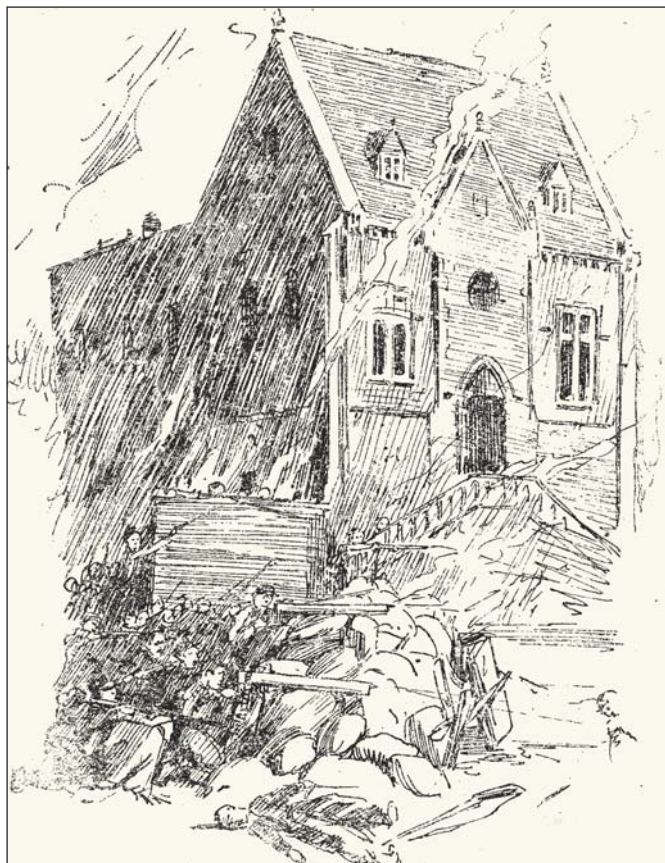
Ils mettent ensuite le feu au village: quatorze maisons deviennent la proie des flammes. Ils avaient amené avec eux des otages pris dans les villages voisins.

Sur la route de Pétigny à Couvin, au lieu-dit «À la Folie», habitait un nommé Chabot. À l'arrivée des Allemands, il s'enfuit. Les soldats tirèrent, lui enlevant deux doigts d'une main. Il tomba. Les brutes s'approchèrent, déchargeant de nouveau leurs armes: le malheureux, qui s'était relevé, s'affala une seconde fois, la cuisse traversée d'un projectile. Une troisième fois, il essuya la décharge d'un revolver et fut laissé pour mort. Il resta blotti dans son champ, quarante-huit heures durant, perdant du sang en abondance. Il se guérit pourtant, mais est demeuré estropié.

À MARIEMBOURG

Le 24, à onze heures du matin, les premiers uhlands apparaissaient; les Français les accueillirent à coups de fusil; ils détalèrent au plus tôt. La plupart des habitants, sur le conseil des Français, s'empressèrent de quitter la localité: il en resta une cinquantaine à peu près des 800 que compte Mariembourg.

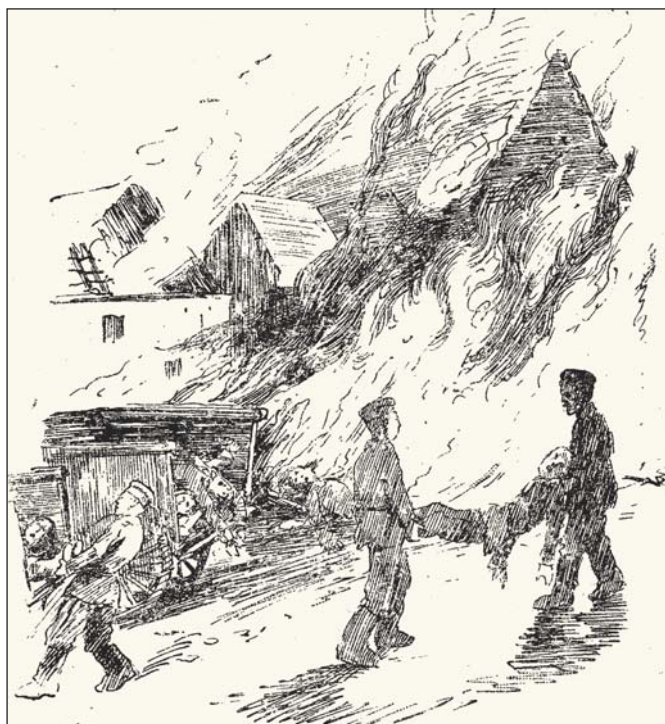
Les Allemands voulant s'emparer sans tarder de cet important point de bifurcation de voies ferrées qu'est Mariembourg, y jetèrent de forts contingents.



À 3 heures de l'après-midi, pour éviter l'encerclement et surtout faute de munitions, les Français se retiraient, laissant une quarantaine des leurs sur le terrain. On évalue à 500 hommes le nombre d'Allemands qu'ils avaient mis hors de combat.

La rage de l'ennemi était à son comble : aussi en entrant à Mariembourg, mit-il le feu aux quatre coins de la localité. Les habitants rencontrés furent faits prisonniers. L'un d'eux, Auguste Desselle, fut jeté vivant dans sa maison en flammes. Il parvint à s'échapper du brasier, mais il fut repris et fusillé, séance tenante.

La plupart des habitants restés à Mariembourg furent



entassés dans l'écurie Jossiaux. Pendant dix jours, les fuyards qui rentraient étaient appréhendés et allaient rejoindre à ladite écurie leurs compatriotes. On les libéra enfin, mais pour les obliger à enterrer les cadavres d'hommes et de chevaux qui gisaient encore aux alentours. Pourtant la plupart des cadavres allemands avaient déjà disparu.

Les Allemands les avaient chargés sur des camions et les avaient jetés dans le brasier.

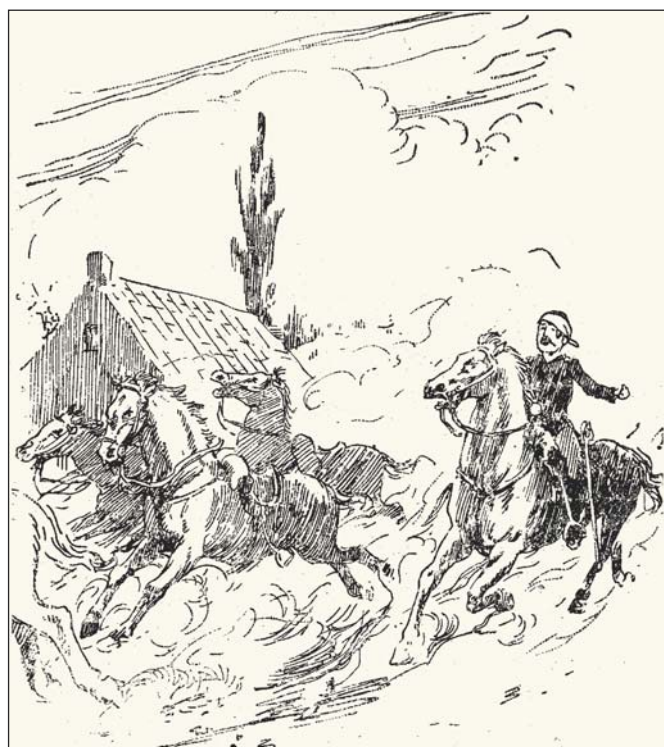
Soixante-dix maisons, y compris les châteaux Druard et Focquet, étaient en ruines. Quant aux autres, elles avaient été complètement vidées. Sans le dévouement de l'abbé Sainmont, en vacances à Mariembourg, la ville entière eût été rasée.

À DOURBES

Dourbes est un village de 350 habitants, situé au milieu des Fagnes, sur la route allant de Matagne-la-Grande à Nismes.

Le 25 août, les habitants rassemblent à la hâte ce qui leur paraît le plus utile et se sauvent dans le bois d'Olloy.

Soudain de Matagne, arrive en un galop vertigineux, au sein d'un nuage de poussière, une troupe de chevaux, sans cavaliers, suivie d'un officier à cheval. Le brave est blessé ; il raconte qu'il est le seul rescapé de tout un escadron ; tous ses hommes sont tombés à Matagne. Il conseille aux habitants qui n'ont pas fui encore de s'en aller au plus vite. En un instant, le village est complètement vide d'habitants.

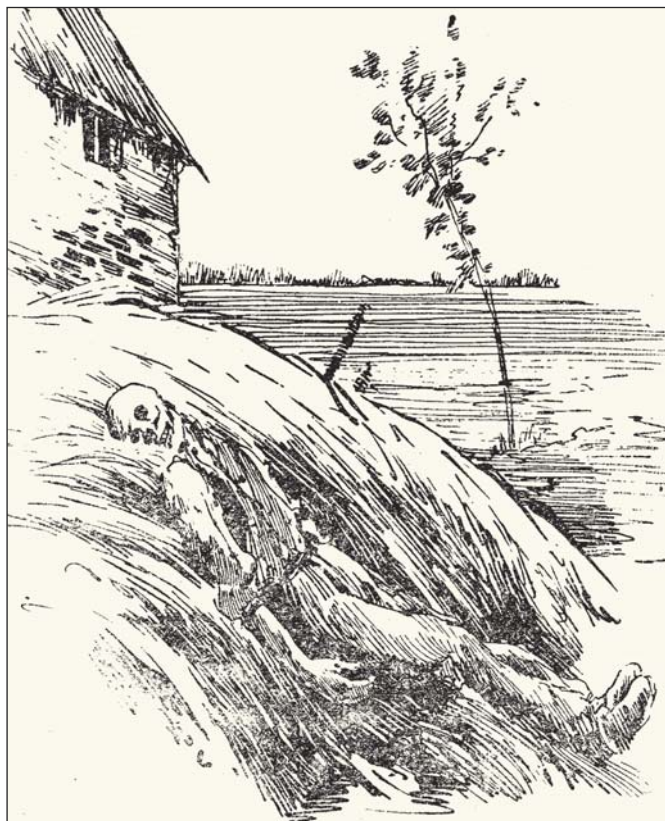


Une voiture d'ambulance chargée de blessés passe à côté des derniers fuyards de Dourbes. « Vous pouvez rentrer chez vous », crient en passant les Français, « l'ennemi est en déroute ». Il est 3 heures, plusieurs personnes de Dourbes rentrent au village, tout est calme. Vers 6 heures, des coups de feu sont tirés sur ceux qui viennent de rentrer. De nouveau, ils s'enfuient et la nuit vient.

Le pillage et l'incendie y sont pratiqués comme d'habitude.

Dourbes a été incendié deux fois : d'abord le 26, puis le lendemain. 45 maisons ont été la proie des flammes ; trois

hommes ont été tués: Tonglet Palmire, contremaître à la roche, Jules Godefroid et Clément Cogniaux, retrouvé sur son fumier et dont les porcs avaient mangé la tête!



À NISMES

Nismes est une des plus importantes communes du canton de Couvin, située à 4 kilomètres au sud-est de Mariembourg, sur l'Eau-Noire et sur le chemin de fer de Mariembourg à Vireux.

Suivant un rapport de M. S. Martin, adjudant des troupes d'administration, deux soldats français s'y sont particulièrement distingués par leur héroïsme.

Abrités dans un réduit en planches près de la gare au



passage à niveau, ils abattirent 98 Allemands à coups de feu.

Nismes fut pillé et saccagé comme les villages des alentours. Le château Licot fut vidé de ses richesses et de ses vins. Quatre maisons furent réduites en cendres: sept hommes, dont la plupart appréhendés au sortir du bois, où ils s'étaient réfugiés, furent massacrés. Un vieillard de 73 ans, nommé Fischer, que les Teutons avaient rencontré à Nismes, reçut dans le ventre un coup de baïonnette et alla mourir sur son fumier. Une partie de la toiture de sa maison en flammes le recouvrit dans sa chute. Le malheureux, à ce moment, vivait sans doute encore. On ne retrouva de lui que des ossements à demi-consumés.

Quelques jours après ces atrocités, le prince Max de Saxe passait à Nismes. Voulant entrer à l'église et en trouvant la porte fermée, il la fit forcer par ses hommes et avant de se retirer déposa sur l'autel un billet où il annonçait qu'il était passé par là!

À PETITE-CHAPELLE

Petite-Chapelle, petite bourgade de 3 à 400 âmes, est distant de 16 kilomètres de Couvin. Les Allemands y arrivèrent le 24 août, venant de Cul-des-Sarts. Une poignée de Français les accueillit, leur tuant trente hommes sur les plateaux de Cul-des-Sarts. Les Allemands, furieux, se vengèrent sur la population de Petite-Chapelle. Les habitants furent faits prisonniers et toutes les maisons furent soigneusement pillées durant leur détention.

Un mois plus tard — le 6 septembre —, un millier de Saxons, appartenant au 108^e et au 181^e d'infanterie, arriva et après avoir déposé chez la veuve Meunier un des leurs qui était blessé, les soldats se mirent à décharger leurs armes dans la direction du village.

Le curé, l'abbé Bastin, fut l'objet d'un traitement particulièrement odieux et douloureux. Il eut à gravir un vrai calvaire.

On eut à déplorer plusieurs victimes. Une de celles-ci, Arthur Dupont, doit avoir enduré un véritable martyre ayant de mourir. Une baïonnette en dents de scie lui avait été promené sur tout le corps, les bras et les jambes furent atrocement labourés, la poitrine et le ventre ouverts.

Le couvent fut pillé de fond en comble. La supérieure, retenue comme otage, fut malmenée et conduite à l'église.

À FAGNOLLES

Fagnolles (à l'est de Mariembourg), Matagne-la-Grande, Vierves, Olloy, Le Mesnil et Oignies devinrent à leur tour le théâtre de la furie allemande. L'incendie, le vol, le pillage, la terreur, le viol et le meurtre y furent perpétrés avec une rage féroce. Les communes françaises de Haybes et Fépin furent elles aussi mises à sac et leurs habitants endurèrent d'horribles tortures.

À FRASNES-LEZ-COUVIN

Frasnes se trouve à 3 kilomètres de Couvin. Il subit plusieurs bombardements, le 25 août 1914.

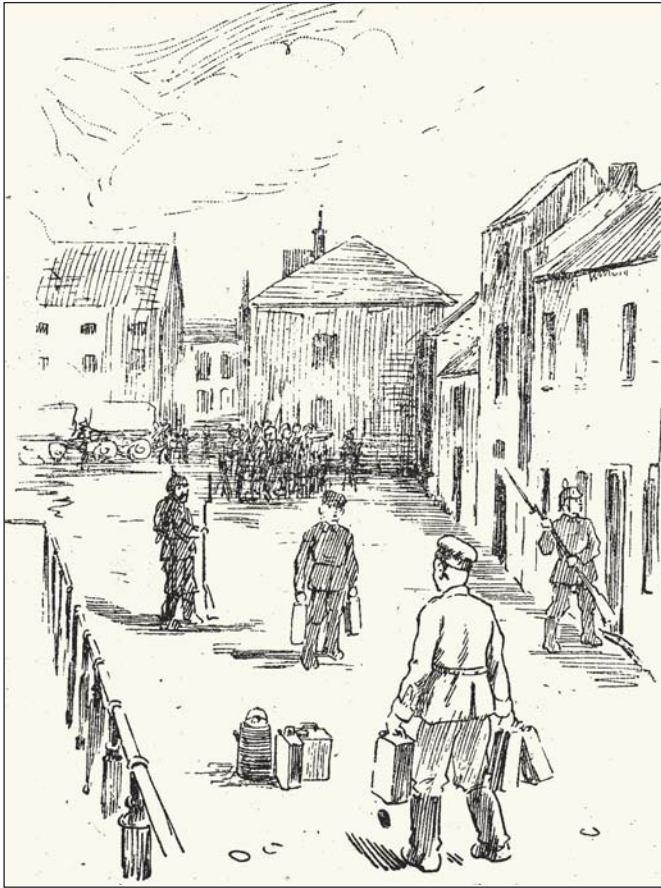
Sitôt que les sentinelles françaises eurent signalé les premiers uhlans, une bonne partie des habitants s'étaient enfuis précipitamment, tandis que les Français prenaient position sur les hauteurs voisines. Plusieurs maisons du village avaient dû être évacuées par ordre de l'autorité militaire: l'infanterie s'y était installée avec des mitrailleuses.

Ces préparatifs étaient à peine terminés que la bataille commença. Elle dura jusqu'au soir. Les troupes françaises

évacuèrent alors leurs positions et se retirèrent sur Couvin.

À 10 heures du soir, les Allemands faisaient irruption dans le village. Ils se montrèrent assez convenables dans les maisons habitées, mais là où il n'y avait personne, ce fut le pillage et la mise à sac.

Le mercredi 26 août, les troupes défilèrent toute la matinée. De-ci de-là se préparait déjà l'incendie qui devait tout consumer l'après-midi.



La nuit du 25, le curé de Frasnes logea chez lui l'état-major des troupes qui venaient de prendre la localité.

Le 26 au matin, avant de partir, un des officiers conseilla vivement et à plusieurs reprises au prêtre de s'en aller, sans tarder.

M. Malter, professeur à l'école normale de Couvin, avait eu lui aussi des officiers à loger.

Parlant à l'un d'eux, M. Malter dit :

— Je suppose qu'il n'y a plus rien à craindre maintenant.

— Je ne pense pas, répondit l'officier. Cependant, ajouta-t-il, il y a des Saxons à Mariembourg. Ils nous suivent et de temps en temps on leur donne un village à détruire !

Un autre témoignage, également versé à l'enquête, est celui de deux jeunes gens qui, faits prisonniers lors du combat de Mariembourg, s'entendirent annoncer par un soldat, le 23, que le lendemain Frasnes serait brûlé.

Cette triste histoire corrobore la certitude de la préméditation.

Vers 2 heures de l'après-midi, des coups de feu retentirent.

La première victime fut Joseph Remy. Il reçut à bout

portant deux balles, une à la gorge et l'autre à la poitrine. Il s'affala dans les bras de son épouse : il était mort.

Puis ce fut le tour de Camille Leclercq. Les assassins le lardèrent de coups de baïonnette.

Désiré Bertrand avait été enfermé par les bourreaux dans une maison déjà en flammes. Comme il tentait de s'échapper, un projectile vint l'atteindre au cœur.

Plusieurs femmes eurent un sort analogue.

Cette journée tragique avait coûté la vie à douze personnes parmi lesquelles quatre pères de famille.

À l'exception d'une demi-douzaine de maisons, le village entier était incendié.

Le lendemain, 27, les barbares revinrent de nouveau et sur l'ordre d'un officier nommé Lépine, ils remirent le feu aux habitations restées intactes.

Le 26, pendant les scènes désolantes qui viennent d'être rapportées, les soldats pénétraient dans les maisons et en arrachaient tous ceux qu'ils y trouvaient, ils les conduisirent au bas du village, les placèrent devant les mitrailleuses en leur faisant entendre qu'ils allaient mourir.

De temps à autre, joignant le geste à la parole, ils les mettaient en joue, puis quand ils voyaient les yeux dilatés d'épouvante, ils partaient d'un grand éclat de rire. Les malheureux ne furent remis en liberté que trois jours plus tard.

Au cours de leurs perquisitions, les brigands avaient trouvé un vieillard impotent. Ils le somment de quitter sa maison : il montre ses pieds tordus.

Deux soldats l'enlèvent avec précaution, le portent au milieu de la Place, puis voyant qu'il lui était impossible de se tenir debout, ils vont lui chercher une chaise et l'y assèment, puis une table sur laquelle ils déposent du pain et du beurre !

Apercevant un groupe de prisonniers, ils abandonnent momentanément l'infirme pour les rejoindre ; celui-ci en profite pour regagner sa demeure en rampant.

Vers quatre heures, ce qui restait de la population était captive. Les hommes furent alors séparés des femmes et des enfants ; les femmes reçurent bien leur part d'insultes et de menaces.

Un peu plus tard, le curé arriva, tête nue, la figure décomposée. Deux soldats le tenaient en respect. Quand il parut, ce furent des cris, des huées sans fin. L'une de ces brutes s'approcha et lui cracha au visage ; une autre lui brisa son chapelet. Il voulut parler ; on lui imposa silence.

« Je veux bien mourir, répéta-t-il plusieurs fois, mais du moins laissez à mes paroissiens la vie sauve. »

Les religieuses s'offrirent, elles aussi, pour le salut des habitants : les bourreaux n'acceptèrent pas.

Le curé souffrit un vrai martyr. Les Allemands l'emmenèrent avec quelques autres prisonniers et pendant le trajet on les couvrit d'insultes. Les Allemands l'interrogèrent enfin et confirmèrent la sentence de mort. C'est alors que le prêtre s'écria : « Je meurs innocent et j'en appelle de cette sentence inique au tribunal de Dieu ! ». Cette protestation produisit son effet et lui sauva la vie.

Le lendemain, sept de ses compagnons de captivité, parmi lesquels Nicolas et les frères Wanschoor, furent passés par les armes. Les mains liées derrière le dos, on les contraignit à s'asseoir sur un banc, et lâchement on leur tira dans le dos.

Les crimes commis à Frasnes sont à la charge des Saxons des 100^e, 101^e, 102^e et 103^e régiments d'infanterie.

Le 16 septembre, Frasnes fut à nouveau le théâtre de la barbarie allemande.

Vers 8 heures du matin arrivèrent de Rocroi trente à quarante civils français. Les malheureux formaient deux groupes attachés les uns aux autres au moyen de cordes. Les Allemands les accusaient d'avoir détroussé les cadavres.

Après un simulacre de conseil de guerre, on se remit en marche vers Frasnes. À un moment donné, on obligea les condamnés à quitter la grand-route, et à travers la campagne ils gagnèrent la « carrière du Lion ».

Ce qui se passa alors, nul hormis les bourreaux, ne pourrait le dire, mais l'état dans lequel les cadavres ont été retrouvés témoigne d'atrocités sans nom.

Au bruit de la fusillade, de nombreux soldats de Frasnes et de Couvin étaient accourus. Ils vinrent explorer le champ du carnage ; avec de gros rires, ils considérèrent longuement l'épouvantable hécatombe, n'ayant même pas la pudeur ni la retenue qu'éprouve tout être civilisé en face de la mort.

Est-il nécessaire d'ajouter que les victimes étaient innocentes ?

Comme l'ont révélé les papiers trouvés sur trois d'entr'elles, c'étaient de braves gens, originaires de la Marne, du pays de Montmirail.

À ROMEDENNE

Romedenne se trouve sur le chemin de Florennes à Givet. La population est d'environ 600 âmes.

Le dimanche 23 août, de longues caravanes de civils et de soldats français arrivaient au village. L'armée française, cédant à la pression de l'ennemi, avait abandonné les hauteurs de Dinant et se retirait accompagnée par les habitants affolés.

Le 24, on voit soudain apparaître sur les hauteurs de Surice, les bandits qui viennent de mettre à feu et à sang la malheureuse localité. Les Français avec leurs mitrailleuses postées près de l'église ouvrent de larges brèches dans les rangs ennemis et les forcent à se retirer sur Franchimont qui brûle dans la soirée.

Les habitants de Romedenne s'étaient tous réfugiés dans les bois, mais voyant que tout restait calme au village, plusieurs se hasardèrent à rentrer chez eux, le lendemain matin.

Ils s'y trouvaient à peine de quelques instants que la porte volait en pièces et que des soldats à mine patibulaire arrivaient jusqu'à eux, menaçants, l'arme au poing. Les malheureux furent bousculés et jetés dehors.

Quatre femmes furent étroitement liées les unes aux autres et avec une telle brutalité que la corde pénétra dans les chairs. Il y avait aussi trois hommes, dont deux septuagénaires. Les Teutons se demandaient quel genre de torture ils pourraient bien leur infliger, quand l'un d'eux aperçut un gros chariot de ferme.

Ils forcèrent les trois hommes à le conduire par un chemin à descente rapide jusqu'au bas du village. Les coquins se tordaient de rire en voyant l'effroi des malheureux.

Ils contraignirent un autre vieillard nommé Hingot, devenu idiot par une vie de privations, de s'asseoir sur le chariot et obligèrent les pauvres vieux à ramener le véhicule



au haut de la côte. Inondés de sueur, haletants, la face congestionnée, ils s'arrêtèrent devant la maison de Maurice Collard, âgé de 88 ans. Les soldats le transportèrent également sur le chariot. Puis, sous ses yeux, ils pillèrent sa maison et y mirent le feu.

Les brigands conduisirent alors le chariot vers une forte pente abrupte et ravinée par les eaux et le poussèrent en bas de la côte. C'est par miracle que les cinq malheureux échappèrent à la mort. Les Allemands ne s'en inquiétèrent plus.

La fureur sanguinaire des Allemands prit alors une orientation nouvelle et les 120 maisons que comptait Romedenne ne formèrent bientôt plus qu'un immense brasier.

Les habitants qui étaient encore à Romedenne furent emmenés comme otages et subirent mille outrages.

La destruction de Romedenne est attribuée à l'infanterie saxonne des 104^e, 106^e et 102^e régiments.

De Romedenne, les Saxons se rendirent à Romerée, qu'ils pillèrent et incendièrent systématiquement. Ils passèrent ensuite en France et firent flamber les deux premiers villages qu'ils conquièrent : Fépin et Haybes. Ce fut leur joyeuse entrée...

À FRANCHIMONT

Cette localité, située au nord de Philippeville, reçut aussi la visite des Allemands. Les habitants s'étaient heureusement enfuis. La nuit fut éclairée par l'incendie des maisons. Les douze personnes qui étaient restées au village furent arrêtées.

L'abbé Patron, septuagénaire, fut fait prisonnier avec onze de ses paroissiens. On les lia les uns aux autres comme des jambons de Westphalie, dit un témoin oculaire.

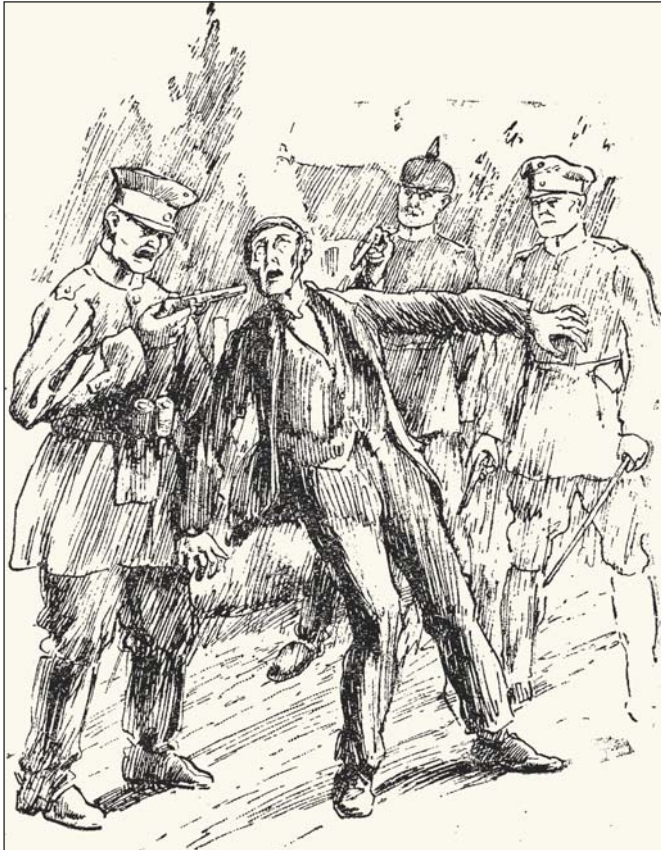
On les parqua dans un champ sous la garde de quelques sentinelles. Il plut toute la nuit : le matin ils étaient trempés jusqu'aux os.

Le curé fut l'objet de mauvais traitements tout spéciaux. On l'obligea à passer un fossé, et les bandits le rouèrent de coups de poing et de coups de pied.

Un officier lança son cheval sur lui, mais le prêtre put heureusement se garer à temps.

Un sous-officier s'approcha ensuite et dit: «Je hais l'église romaine; le prêtre catholique est un voleur et un brigand.». À ce moment, un habitant d'Omezée vint à passer dans la rue. Un des soldats le vise et l'étend raide mort.

Le père Demeuldre, un vieillard de soixante-dix ans, est capturé par les Teutons. Ceux-ci font cercle autour de lui, se le rejettent de l'un à l'autre et tandis que le vieillard trébuche et tombe, en lui décharge un revolver dans la jambe.



Jean Scieur et Alzire Anciaux sont pris pendant la nuit. Les assassins les assomment à coups de crosse, puis les tailladent à la baïonnette.

Les douze captifs furent remis en liberté au cours de la journée. Seul Emile Demeuldre avait été retenu. Frappé de tout ce qu'il avait vu, il en avait presque perdu la raison. Trois officiers déchargèrent simultanément leurs revolvers sur lui: il s'effondra foudroyé.

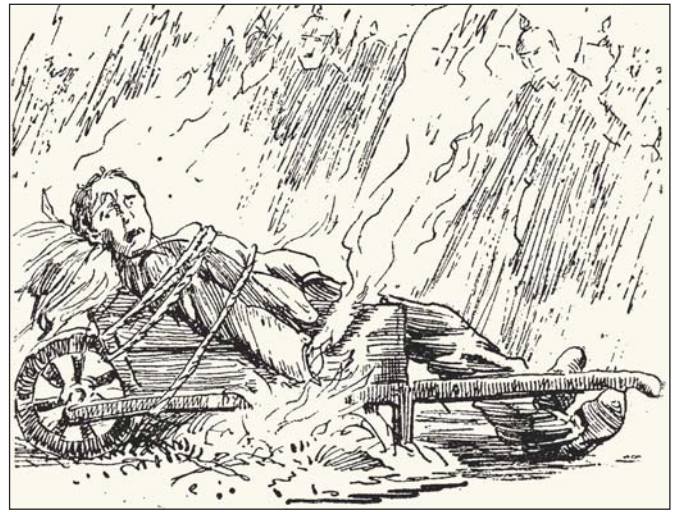
Les mêmes soudards se signalèrent également par leur cruauté à Villers-le-Gambon, où ils mirent tout à feu et à sang.

À 6 kilomètres au sud de cette localité se trouve Villers-en-Fagne. Les Allemands y arrivèrent le 25 août. Les Français les reçurent et firent de terribles ravages dans leurs rangs. Pour se venger, ils mirent le feu à la localité.

Comme ils avaient fait prisonniers tous les hommes restés à Villers-en-Fagne, ils les fouillèrent après leur avoir infligé d'indignes traitements. L'instituteur du village, Adelin Woime, trouvé en possession d'un revolver, fut extrait du groupe des prisonniers. Et tandis qu'on l'obligeait à tenir le revolver en main au-dessus de la tête, on le fusilla.

Hubert Noël fut tué, alors que, pris de panique, il essayait de fuir.

Joseph Wallon et Félix Defoin, tous deux appréhendés sur la route de Merlemont, y sont assassinés. Cély Dumont, simple d'esprit, âgé de soixante ans, est ligoté sur une brouette. Les forcenés y mettent le feu et le malheureux, hurlant, meurt dans les flammes.



À Neuville (canton de Philippeville), à une lieue au nord de Villers-en-Fagne, une patrouille passa le 25. Quelques heures plus tard, d'autres soldats arrivaient à leur tour. Découvrant dans la ferme d'Alfred Benoît les ailes d'un aéroplane français, les Allemands incendient la ferme et ses dépendances, puis une maison voisine. Tandis qu'ils opéraient, un soldat français blessé se mit à tirer sur eux. Une première balle atteignit le cheval, une seconde frappa son cavalier. Les uhlans se mirent à la poursuite du Français, le capturèrent et le massacrèrent, puis revenant sur leurs pas ils incendièrent les 13 maisons de Bois-de-Neuville.

Un soldat belge et quelques habitants se sauvent d'une maison pour se cacher dans les bois. Les Allemands les découvrent et les abattent de quelques coups de feu.

À Villers-Deux-Eglises, les Allemands se signalent par le pillage et l'incendie de trois maisons.

À SURICE

Surice! La seule évocation de ce mot remet devant les yeux des scènes d'une horreur indicible. Toutes proportions gardées, Surice est sans conteste, l'une des communes belges qui ont le plus souffert de la barbarie allemande.

Ce paisible village de six cents âmes est composé presque exclusivement de familles de cultivateurs.

Les hordes de von Einem, suivies des bandits de von Elsa, venant de Malmédy, traversèrent la commune.

Les Français leur opposèrent une résistance acharnée et leur infligèrent des pertes considérables. Leur colonel se trouvait parmi les morts.

Quelques Français conseillaient de partir, mais la plupart d'entre eux en dissuadèrent les habitants, parce qu'il semblait que Surice, par sa situation, ne devait courir aucun danger.

Le curé et le docteur Jacques engageaient également la population à rester au village et, à part quelques exceptions, on resta.

Leur confiance dans les Allemands devait coûter cher

aux malheureux habitants.

Les Français quittèrent Surice vers 8 heures du soir, le 24 août. Un peu plus tard, les Allemands y entrèrent. Les habitants s'étaient terrés dans leurs caves. Soudain, les crosses des fusils s'abattent sur les portes qui cèdent : les Allemands entrent l'arme au poing, pillent, puis mettent le feu. Le village n'est bientôt plus qu'un immense brasier.

Le lendemain matin, les Teutons arrivent plus nombreux. Le château Diericx est encore debout. Les habitants y ont donné l'hospitalité aux curés d'Anthée, d'Onhaye et à l'abbé Gaspard, qui s'y sont réfugiés. Leur vue provoque la fureur des Allemands. Ils les saisissent, les traînent au dehors et les conduisent «aux Fosses».

Chemin faisant, le groupe s'augmentait sans cesse des habitants parqués ci et là. L'abbé Poskin, curé de la paroisse, arrive entouré de baïonnettes menaçantes. Il avait voulu se rendre près du général pour plaider la cause de la population. On l'avait bousculé, insulté, malmené et tandis qu'on fouillait le presbytère et qu'on en extrayait sa vieille mère, âgée de 80 ans, sa sœur, l'inspecteur Schmidt, son beau-frère, ainsi que la femme et les 4 fils de ce dernier, on le gardait à vue, puis on l'entraînait avec ceux-ci vers le lieu d'exécution.



L'état-major se trouve à proximité de là ; plusieurs officiers semblent discuter avec animation. Soudain, on voit apparaître un officier, l'œil mauvais, la tête bandée. Il prend part à la discussion, puis un autre s'approche des prisonniers et leur annonce qu'une jeune fille de Surice, âgée de 14 ans, a tué un colonel allemand et qu'il a été décidé que tous les hommes seront fusillés. Puisque les hommes vont mourir, les femmes réclament le même sort. La minute est tragique. Mais les brigands ont hâte d'en finir. Les nommés sont séparés des femmes et des enfants. La désolation de ces mères infortunées, de ces épouses, bientôt veuves, est

indescriptible. Les bourreaux restent insensibles.

Ceux qui vont mourir se confessent aux prêtres présents. Ils sont prêts maintenant ; les bourreaux peuvent commencer ! Les malheureux en effet n'attendent guère : un commandement et sous une rafale de mitraille, les victimes s'effondrent l'une sur l'autre. Ils martellent ensuite les crânes jusqu'au moment où disparaît tout symptôme de vie.

Cinq prêtres se trouvent parmi les morts. À côté d'eux, la sympathique figure du Dr Jacques, d'Anthée. Près de lui son fils, un tout jeune homme, presque un enfant encore. Plus loin, c'est M. Schmidt, inspecteur des écoles.

Et pendant que s'accomplit ce drame horrible, une boucherie atroce se déroule sur tous les points de la commune. Toutes les routes sont inondées de sang. Il y a partout des scènes déchirantes, que la plume se refuse à décrire.

Une mère, l'épouse Burniaux, pousse des cris à fendre l'âme. De ses 4 enfants, il ne lui reste plus qu'un fils de 21 ans. Folle de désespoir, elle le dispute à ses bourreaux et l'étreint dans ses bras. Les Allemands le lui arrachent brutalement et tuent son dernier enfant sous ses yeux.

Un nonagénaire, Charles Colot, est tué à coups de crosse sur le seuil de sa porte. Elie Pierrot fuit avec sa femme et sa belle-mère impotente. Les Allemands l'abattent à coups de feu.

Adèle Soumoy est malade et alitée. On incendie sa maison et elle expire dans les flammes.

Les femmes sont ensuite chassées du village en feu et on leur défend d'y retourner.

Le 26 août, à 8 heures du matin, les 104^e et 107^e régiments d'infanterie saxonne quittent la localité, ne laissant derrière eux que deuils et ruines.

À HASTIERE PAR-DELA

Le dimanche 23 août, à trois heures de l'après-midi, tandis que Dinant brûlait, les hordes germaniques arrivaient à Hastière par-delà. Cette localité, qui compte à peu près 350 âmes, se trouve sur la rive droite de la Meuse. C'est un centre important de villégiature. De nombreuses villas, toutes au plus coquettes, s'éparpillent sur les rives du fleuve.

La bataille se poursuit avec acharnement. Les Français ne cèdent le terrain que pas à pas, et ils infligent de lourdes pertes à l'ennemi qu'ils tiennent en respect pendant 16 heures.

La plupart des habitants avaient cru bon de ne pas fuir et parmi eux beaucoup s'étaient réfugiés dans la maison du docteur Halloy.

Il y eut à Hastière dix-huit personnes qui périrent au cours de ces journées tragiques, dont le docteur Halloy.

Des 120 maisons et villas qui formaient Hastière par-delà, il n'en restait plus que 15 après le passage des barbares.

À ONHAYE

Les Français occupaient Onhaye dès le 10 août ; le 15, ils y livraient un furieux combat aux Allemands qui tentaient de conquérir Dinant et qui y subirent un échec complet. Le 23, l'ennemi revint à la charge avec de grandes forces et un terrible engagement à la baïonnette eut lieu. Le combat dura toute la nuit.

Le lendemain matin, les Allemands étaient maîtres de la localité. Ça et là, ils mirent le feu aux maisons et forcèrent les Français qui s'y étaient retranchés à sortir de leur abri. Les Français se frayèrent un chemin à la baïonnette à travers les troupes allemandes qui hurlaient comme des fauves.

Ce bruit effrayant glaçait de crainte la population qui s'était sauvée dans les bois.

Quand les Français eurent disparu, le premier acte des Allemands, fut de piller, d'incendier et d'assassiner lâchement les habitants. Ils trouvèrent des femmes et des enfants cachés dans une serre. Les monstres s'amuserent à tirer dans le tas.



Toujours et partout les mêmes atrocités. Des vieillards servirent de boucliers vivants à leurs bourreaux qui les massacrèrent ensuite. Cent quatorze immeubles furent livrés aux flammes; à part l'église et une douzaine de maisons qui se trouvent dans le bas de la localité, il ne restait plus rien de la commune de Onhay.

À GÉRIN

Gérin, à 2 kilomètres de Onhay, reçut le 24 août, la visite du 178^e régiment d'infanterie saxonne qui avait coopéré à la destruction de Dinant. Les soldats envahirent immédiatement les maisons en répétant l'odieuse formule: «On a tiré sur nous.». Ils ajoutèrent qu'au surplus le curé avait mal parlé d'eux dans son église.

Le sort du village allait sans doute se décider comme un peu partout dans ces parages, quand se produisit, l'intervention d'une femme de la localité. Un officier se trouvait chez elle. «Oui, répétait-il, on a tiré sur nous, hier à neuf heures du soir et le village va être brûlé».

— Non, Monsieur, on n'a pas tiré, répondit-elle avec un aplomb surprenant. Et la preuve qu'on n'a pas tiré, c'est que hier à neuf heures du soir, 20 soldats allemands mangeaient ici et que leur repas n'a pas été interrompu.

— Où sont ces soldats? dit-il. Si vous les rencontrez, les reconnaîtrez-vous?

— Oui, répondit-elle.

Il la prit avec lui et longtemps ils cherchèrent. La malheureuse femme commençait à se désespérer, quand tout à coup elle s'écria: «En voilà un!».

Le soldat, interrogé, corrobora les assertions de son hôtesse et le village fut sauvé.



À ANTHÉE

Le village d'Anthée comptait 76 habitations: 73 ont été détruites par les hordes germaniques.

Maurenne qui fait partie de la paroisse d'Anthée a subi un sort analogue: 41 maisons sur 54 y ont été réduites en cendres. L'église fut sauvée grâce à l'épaisseur de ses murs. Les bandits avaient entassé les chaises en pyramide, après quoi ils y avaient mis le feu. Mais leur calcul échoua. Plusieurs habitants d'Anthée s'étaient réfugiés à Surice; ils se jetèrent, hélas! dans la gueule du loup. Beaucoup y trouvèrent la mort, entre autres l'abbé Piret, le docteur Jacques et son fils Henri. Celui-ci, âgé de 16 ans, était si petit et si frêle que les bourreaux hésitèrent un instant. La mère en profita pour l'attirer vivement à elle disant qu'on ne fusillait pas les enfants, mais l'officier ne l'entendait pas de la

sorte. «Je ne veux pas mourir, s'écriait le jeune Henri, tout en larmes, je ne veux pas mourir, je suis trop jeune!»



L'officier tendit le bras et lui brûla la cervelle!

Joseph Libert, de Maurenne, avait également dû se rendre à Surice avec sa fille Marie et d'autres encore. Les bandits l'y tuèrent. Sa fille voulut s'enfuir; une pluie de balles s'abattit sur elle, la blessant aux deux bras. Elle s'affaissa. Une de ces brutes s'approcha et d'un coup de baïonnette lui fit une horrible blessure à la poitrine. La vue du sang qui s'échappait en abondance, lui causa un long évanouissement. À côté d'elle, ses deux jumelles de six ans poussaient des cris déchirants. Un soldat survint: «Voulez-vous, dit-il à la pauvre femme, que je vous achève et que je tue vos petites filles?» Comme elle le suppliait d'avoir pitié, il s'en alla. Marie Libert s'évanouit une seconde fois. Quand elle s'éveilla, elle se trouvait à la Croix-Rouge de Waulsort.

Les habitants restés chez eux avaient d'abord été retenus prisonniers. Un certain nombre d'entre eux avait dû marcher devant les troupes qui allaient sur Rosée et Surice. Les autres avaient été diversement maltraités. On les avait tous enfermés dans la chapelle pour pouvoir mener plus à l'aise les opérations du pillage. Puis, on les avait parqués dans une prairie. Un officier lança son cheval sur le groupe des détenus, le faisant cabrer et ruer. «Vous allez mourir, répétait-il; les hommes fusillés, les femmes à la baïonnette.» Des cris, des supplications répondaient à la menace. C'est que là, à côté, gisait le cadavre d'un homme de Hierge, que les bandits avaient martyrisé toute la nuit. Ils en avaient fait une sorte de cible en respectant soigneusement la tête et le cœur de façon à le faire souffrir le plus longtemps possible. Il était littéralement criblé de balles.

M. Burton voulut rentrer dans sa maison en flammes pour y chercher ses économies. On l'abattit.

Félicien Baudoin est ligoté à un autre habitant et tous deux sont fusillés. M. Delhaye et sa femme subissent le même sort.

Après avoir ignominieusement torturé la population, les

bourreaux poussent plus loin, incendient Rosée, font irruption à Hastière-Lavaux, où ils dansent autour des maisons en feu. Le meunier qui est tombé aux mains des assassins déclare qu'il a du bon vin. Les Allemands lui permettent d'aller le chercher et après avoir goûté ils lui laissent la vie.

À Hermeton-sur-Meuse, à 4 kilomètres de Hastière, les bandits de von Hausen, le commandant de la 3^e armée, détruisent 71 maisons et assassinent 9 hommes.

Le curé de Weilen endosse les vêtements d'un domestique et se cache au château de Falaën. Là, il doit servir la table des Allemands, mais s'acquitte de sa fonction avec tant de maladresse que les brutes le menacent.

Il explique qu'il est nouvel arrivé, qu'il n'est pas encore bien au courant du service. Un jour qu'il se présente pour le repas de midi sans être rasé de frais, le prince de Reuss s'empporte et le traite de «sale cochon!».

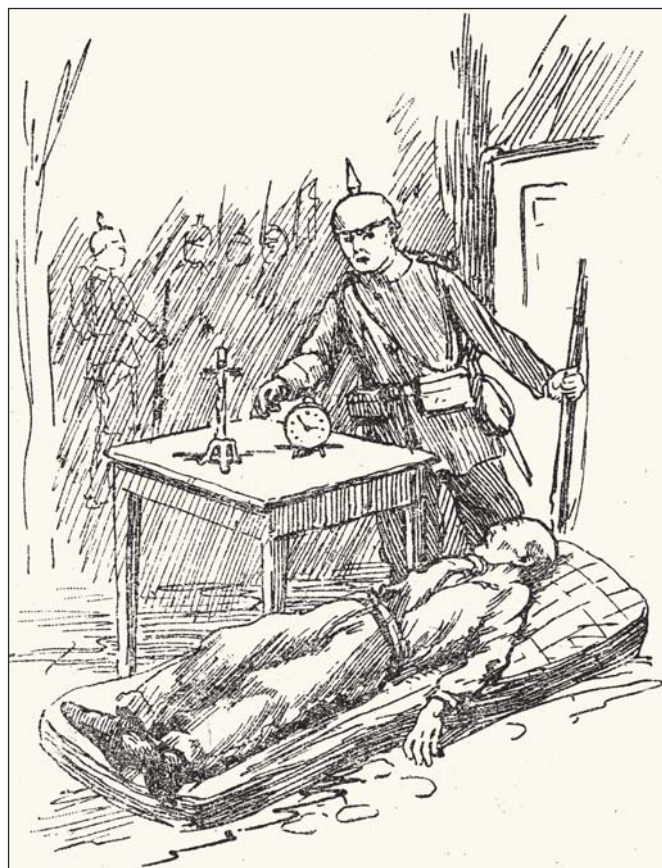
Un autre jour, il l'appelle: «Gros fainéant!». Le pauvre abbé avait oublié de refaire le lit du prince.

A Waulsort, les fameux Saxons tuent 13 personnes et incendient 12 maisons.

En passant par Stave, les Allemands expulsent les habitants de leurs maisons. Tous durent se mettre à genoux et tenir les bras en l'air. Le commandant annonça qu'ils seraient tous fusillés; 85 maisons devinrent la proie des flammes. Les malheureux, à part quelques exceptions, ne furent pas mis à mort, mais maltraités et dépouillés de tout leur avoir.

À Oret, sept kilomètres au nord de Florennes, se déroula un violent combat. 1.200 hommes restèrent sur le champ de bataille. Pendant deux mois, les habitants furent obligés d'amener là des quantités de tombereaux de terre pour niveler le sol et éloigner tout danger d'infection.

Pour se venger de leur défaite, les barbares incendièrent 67 maisons et fusillèrent quelques habitants.



CANTON DE WAULSORT

Les pires excès furent commis également dans cette région.

Au cours des opérations, les Allemands trouvent un vieillard, dont la maison commence déjà à flamber. Ils l'emportent sur son matelas et le déposent à proximité de la maison communale. Puis, devant lui, ils placent une table, et sur cette table, un crucifix et un réveil. L'un d'eux qui connaît quelques mots de français se croit obligé d'expliquer : « Horloge pour vous, dit-il, vous voir heure quand vous mourir. ».

Quelques jours plus tard, le vieillard rendait l'âme.

Silenrieux, Yves-Gomezée, Hanzinelle, Hansine et Somzée furent détruits par les flammes. À Somzée, un turco ayant perdu le contact avec son régiment et décidé à vendre chèrement sa vie s'était caché dans une charrette, chargée de paille.

Soudain l'ennemi parut. Froidement, il choisit sa victime, épaula et fit feu : le général prince Frédéric de Saxe-Meiningen roula dans la poussière. Un instant après, son fils s'affalait à son tour, mortellement blessé. Les Allemands hurlèrent, coururent de toutes parts et finirent par trouver le turco qu'ils massacrèrent.



Sorinnes, à six kilomètres à l'est de Dinant, subit toutes les horreurs de la barbarie teutonne.

Le curé Piette fut l'objet des plus vils outrages ainsi que plusieurs de ses paroissiens. Sur 120 maisons, il en resta 5 debout. L'église était dans un état navrant ; le tabernacle avait été fracturé et les brutes l'avaient rempli d'immondices.

Spontin aussi eut beaucoup à souffrir. Plus de 50 personnes, dont le bourgmestre, tombèrent sous les coups des barbares.

Un jeune officier, de 23 ans au plus, et qui depuis le matin s'était montré particulièrement brutal, frappant sans pitié, excitant les soldats, leur enjoignant de brutaliser les prisonniers, ordonne à ces derniers de se coucher tout le

long, face à terre, leur criant : « Vous allez être tués à la baïonnette ». Et à chaque seconde, on attend le coup fatal. Mais la voix railleuse de l'officier se fait entendre : « Soulevez la tête, on va vous fusiller ! ». Et toutes les têtes livides se soulèvent, préférant la mort instantanée par le fusil, à la lente agonie par l'arme blanche. Et quand ce supplice, d'un raffinement si cruel, a duré assez aux yeux de l'infâme barbare qui s'en amuse, et s'en gausse et en rit, il leur dit : « Vous pouvez vous asseoir, ce sera pour plus tard ! », mais il ordonne aux cinq victimes, qui depuis leur départ de Spontin ont les mains liées au dos, de rester couchées face à terre, il s'amuse à les frapper et enjoint à ses aides bourreaux de les frapper aussi... et les coups de botte tombent drus sur le dos des suppliciés.

La cruauté allemande n'a plus rien d'humain et on frémit en songeant au martyr qu'a dû endurer la population wallonne.

Les Allemands ne quittèrent Spontin qu'après l'avoir réduite en cendres.

Evrehailles, à proximité de Spontin, reçut le 17 août, la visite des Allemands. Les uhlands vinrent d'abord explorer les lieux.

« Nous avons bombardé, ce matin, votre village, disent-ils, pour nous venger de la mort d'un des nôtres qui a été tué par un franc-tireur. » Effectivement, un des leurs était tombé, mais sous les balles des Français.

Le chef réclame un guide pour le conduire à Crupet. Personne ne bouge. Mais au même moment, un jeune homme, Jules Kinif, arrive en vélo.

« Voilà votre affaire », dit-on au chef.

« C'est à Crupet qu'il faut vous conduire ? » demande le jeune homme d'un air qui semble résigné.

« Ja, à Croupette. »

Kinif enfourche sa machine et au lieu de prendre la direction de Crupet, il pique droit à l'est, sur Yvoir, là où il sait que les Français sont embusqués. Les cavaliers trottent à la suite du gamin, quand soudain près d'Yvoir une pétarade bien nourrie jette l'épouvante parmi les uhlands. Au premier coup de feu, le gamin saute en bas de son vélo et se jette dans un fossé.

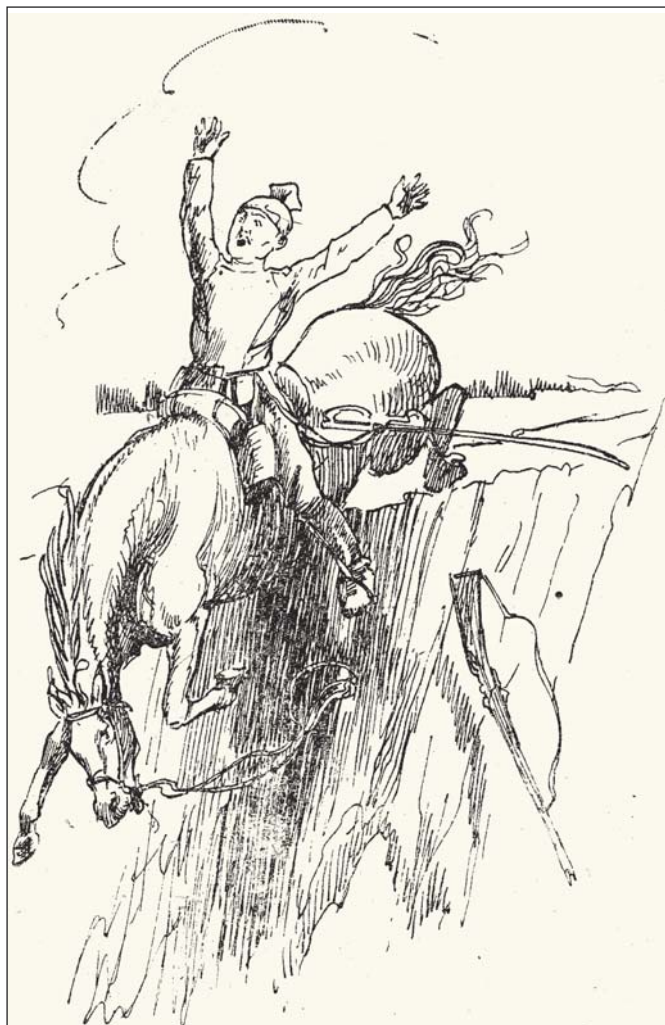
Les Allemands hurlent, veulent fuir, mais il est trop tard. Un seul, emporté par le galop vertigineux de sa monture, a pu s'échapper.

Le cheval bondit dans la direction d'une carrière, un trou béant dont la profondeur atteint trente mètres. À quelque distance, le cavalier aperçoit le précipice. Droit sur ses étriers, il s'efforce d'arrêter le cheval emballé. Quelques secondes plus tard, bête et cavalier disparaissent dans l'abîme où l'on ne retrouva plus d'eux que des débris informes.

Le jeune Kinif court aux français, criant : « Vive la France ! ». Les Français écoutent son récit et le commandant l'embrasse sur les joues.

Les représailles ne tardèrent pas. La moitié du village d'Evrehailles fut réduit en cendres et les deux habitants qui étaient restés furent fusillés.

À Dorinne, mêmes excès. Les Allemands incendient le château de M. Thibaut, président du tribunal de 1^{re} instance à Namur, après l'avoir au préalable soigneusement pillé. Un des officiers accuse le propriétaire d'y avoir mis le feu, lui-même,



- Mais le châtelain est à Namur, lui réplique-t-on.
- Alors, c'est son fils, dit l'officier.
- Il n'a pas de fils, mais seulement un gendre qui est M. Eugène de Thysebart.
- Ja! Ja! C'est lui! interrompt l'officier. .
- C'est impossible, lui est-il répondu. M. de Thysebart s'est engagé à l'armée belge.

L'officier n'insiste pas et s'en va.

La commune est alors frappée d'une amende. Elle doit payer 33.000 francs. Puis plusieurs habitants sont torturés et en particulier l'abbé Servais, un vieillard de 70 ans. Il est



roué de coups et lorsqu'il paraît à bout de forces on le jette sur une charrette chargée de porcs.

À YVOIR

Tout le monde connaît Yvoir, près de Dinant, la jolie localité mosane, avec ses chalets, sa gare fleurie, ses barquettes, ses pêcheurs, ses touristes, ses carrières.

Le 28 août fut pour ses habitants le jour du martyre.

Les 120.000 Saxons de von Hausen étaient massés ce jour-là, dès le matin, sur la rive droite de la Meuse, depuis Yvoir jusqu'au-delà d'Hastière. Leur objectif était la conquête du passage du fleuve. Devant eux, ils n'avaient que la 51^e division de réserve du général Bouttegourd. Malgré des prodiges de valeur, les courageux Français durent enfin céder devant le nombre et le soir l'ennemi était maître de tous les ponts jetés sur la Meuse, depuis Yvoir jusqu'Hastière. La défaite de nos alliés aurait pu se changer en catastrophe irréparable, si la brigade Mangin n'était accourue au galop et n'avait infligé des pertes considérables aux Allemands à Onhaye.

Le général von Hausen, surpris, décontenancé devant ce retour imprévu, ne sachant quelles forces il avait devant lui, s'était arrêté. La garnison de Namur et la cinquième armée française, menacées d'un encerclement, avaient pu se retirer : elles étaient sauvées. Mais la tactique du général Mangin, en immobilisant sur place les hordes saxonnes, allait coûter cher aux populations au milieu desquelles elles se trouvaient.

La bataille durait encore, lorsque tous les hommes d'Yvoir, qui n'avaient pas fui, furent rassemblés au nombre de 300 et parqués dans l'église. Ils y restèrent jusqu'au lendemain, sans nourriture, menacés et brutalisés. Le 25, ils étaient emmenés vers Warnant, Denée et Stave, après avoir couvert près de 60 kilomètres. Exténués, harassés, mourant de faim, on leur donna l'ordre de s'arrêter et on leur annonça qu'ils allaient mourir. Les malheureux allaient être passés par les armes, lorsque soudain arriva une auto apportant de l'état-major la défense de massacrer encore des civils. Les 300 hommes furent immédiatement libérés, sauf le curé et le bourgmestre. Ceux-ci furent retenus avec soixante hommes de Spontin et on les conduisit à Roby-lez-Mariembourg.

L'abbé Grégoire fut l'objet de mauvais traitements tout spéciaux.

Nulle avanie qui lui ait été épargnée ; nulle grossièreté, nulle vexation dont il n'ait été victime. Les «schwein», les coups de pied, les coups de poing, les bousculades, les coups de crosse lui furent copieusement distribués. D'un coup de poing, les bourreaux le décoiffaient, puis lui remplaçaient sur la tête le chapeau d'un prisonnier ou la coiffure d'une femme. Quand on stoppait, défense lui était faite de s'asseoir. Le pauvre curé s'affaissa enfin, à bout de forces, et les brutes le jetèrent dans un fossé, puis ils continuèrent leur route. Des mains compatissantes le retirèrent peu après. Quant aux Spontinois, ils furent libérés trois jours plus tard, à peu près morts de fatigue.

À GROYNNE

Les Allemands révélèrent également les beautés de la kultur dans cette localité.

Un paysan d'Évelette fut pendu à un réverbère.

Grâce à l'énergique intervention de l'abbé Donneux,

qui se mit à genoux devant le général allemand pour demander la grâce des innocents, les actes de vandalisme furent interrompus.

Peu après, un coup de feu retentit. Des officiers entrèrent furieux chez Florent Lambotte d'où semblait provenir la détonation. Il ne nia pas qu'on eût tiré, mais il leur désigna un soldat allemand qui enlevait à quelque distance la douille d'une cartouche de son fusil. Il avait tué... une poule! Les officiers conduisirent le soldat auprès du colonel qui le congédia d'un vigoureux coup de pied dans le derrière.



À FALISOLLE

C'est le vendredi 21 août que les troupes de von Klück voulant passer la Sambre se cognèrent aux avant-postes français. Quelques escarmouches déjà s'étaient produites, mais ce ne fut que plus tard que le premier acte de la bataille de la Sambre commença. L'action se déroula principalement sur les territoires de Velaine, Auvélais, Tamines et Arsimont.

Le lendemain, à 3 heures du matin, le combat reprit terriblement encore pour finir vers 5 h. de l'après-midi par la retraite des Français.

À peine maîtres des passages de la rivière, les Allemands inondèrent les villages conquis et s'y conduisirent avec une brutalité inouïe. Nous avons relaté l'épouvantable tragédie de Tamines.

Falisolles qui n'est somme toute que la continuation de Tamines, participa, dans des proportions beaucoup moindres pourtant, au sort épouvantable de cette dernière localité.

Un certain nombre d'habitants furent expulsés des caves où ils s'étaient réfugiés et conduits à Tamines. Une douzaine d'entre eux, dont le bourgmestre, furent fusillés.

Le pharmacien Demanet fut tué au moment où les brutes s'introduisirent chez lui. Le nommé Jonet reçut une balle dans la poitrine pendant qu'il transportait au couvent

un soldat français blessé.

Dans l'entre-temps, le pillage et l'incendie faisaient rage. Ce qui ne put être emporté fut détruit.

Les sœurs eurent également à souffrir des excès des brutes. Le 26, elles organisent un service d'ambulance où 145 Français reçoivent bientôt les meilleurs soins.

Les Boches viennent plus tard visiter l'établissement et comme les sœurs n'ont aucun blessé allemand, les intrus se fâchent, sortent leurs revolvers et profèrent les pires menaces. Il n'y eut cependant pas d'autres incidents à regretter. Malheureusement, 26 Français succombèrent à leurs blessures. Deux cents autres avaient déjà trouvé la mort sur le champ de bataille au cours des combats du 21 et du 22.



Ils furent enterrés généralement là où ils étaient tombés.

À ASSESSE

Assesse, commune de 1.300 habitants, se trouve à 17 kilomètres au S.-E. de Namur, sur la ligne de Namur-Arlon.

Jusqu'au 15 août, Assesse héberge un détachement de la garnison de Namur; 60 dragons français viennent le renforcer.

Les Boches paraissent. Il en sort du bois de Florée une quarantaine qui lentement descendent jusqu'à la gare. Entre-temps, le train de 8 heures stoppe devant la station. En un clin d'œil, 12 uhlans sont sur les voies, mettent en joue le machiniste et le chef de gare, grimpent sur la locomotive, noient le foyer, s'emparent des sacs de dépêches, font sauter quelques mètres de rails devant et derrière le train, pénètrent dans le bureau du chef, se font ouvrir le coffre-fort, qui est vide, détruisent les installations télégraphiques et téléphoniques, puis disparaissent au galop.

On prévient une patrouille française, qui poursuit les



Allemands et les rejoint un peu plus loin, à la ferme de Jassogne, où les brutes se sont cachées. Un bref combat s'engage. Les Allemands parviennent à fuir. L'un d'eux est blessé, mais il réussit à rejoindre les siens. Nos lanciers capturent une dizaine de chevaux allemands.

Un peu plus tard, nouvelle alerte. 25 Boches qui viennent de la direction de Ciney vont bientôt aborder Assesse.

Les lanciers se mettent en embuscade. La patrouille ennemie approche: «Feu!». Une pétarade déchire l'air. Mais cette fois aussi, l'ennemi échappe. On n'en capture qu'un seul, dont la monture a été tuée.

Nos soldats poursuivent les fuyards. Ils ne tardent pas à retrouver le cadavre du chef de la bande et ceux de deux uhlans dont l'un s'est suicidé de crainte d'être fait prisonnier.

Jusqu'au 20, il n'y eut aucun incident saillant. Ce jour-là cependant, Spontin flamba et le château du baron Vermeulen de Mianoye, qui se trouve à mi-chemin entre Assesse et Spontin, reçut la visite d'une patrouille allemande. Le vicaire et un habitant d'Assesse se trouvaient en ce moment au château.

Comment échapper? Ils quittent tous deux le château pour tâcher de gagner Assesse par des chemins différents. Le vicaire, arrêté en route, est ramené au château.

Chemin faisant, un de ses gardiens allemands voulut lier conversation avec lui. Le vicaire ne répondit que par des oui et des non.

— Vous parler allemande? interrogea le Teuton.

— Ja, dit l'abbé, mais plus maintenant.

— So, et pourquoi?

— Le docteur me l'a défendu.

— Was?

— Le docteur ne veut plus, scanda l'abbé.

— Le docteur???... Et pourquoi?

— Parce que ça m'arrache le gosier!

Un autre incident, qui se passa le lendemain. Les Boches

étaient arrivés nombreux, faisant de multiples réquisitions, lorsque leur attention est attirée par un câble qui, partant d'une maison, va se relier à la tour de l'église. Une demi-douzaine d'entre eux s'engouffrent dans l'église et montent au clocher. Quelle n'est pas leur stupéfaction et leur joie, quand après avoir ouvert une lucarne, ils trouvent là tout un stock de lard, de jambons, de café, de sucre et de bouteilles d'eau-de-vie. L'un des Boches apparaît à la lucarne et hurle à la cantonnade:

«Jambons pastour!» Les jambons et le reste étaient de bonne prise. On rit longtemps à Assesse des jambons du «pastour», y compris le «pastour» lui-même, car il ne s'agissait nullement de ses jambons, mais de ceux de quelques commerçants qui, en les plaçant dans le clocher, avaient cru les soustraire au formidable appétit des Teutons.

Il était écrit sans doute que le passage des Boches à Assesse ne laisserait que des souvenirs plutôt comiques. Ce jour même, des Boches arrivent à découvrir dans la forêt le château du baron d'Ahérée.

Après avoir fait prisonniers le baron, sa famille et son personnel, ils enlèvent l'âne. On juge de l'étonnement général, lorsque le lendemain on voit l'âne revenir seul au château.

L'officier a le bon esprit de rire de l'aventure: «Mon-sieur le Baron, dit-il, votre baudet est fort beaucoup patriote. Voyez, il refuse de travailler pour nous!».

«Vous n'allez pas le fusiller, je suppose?» demanda malicieusement le châtelain!

À ERMETON-SUR-BIERT

Commune de 620 habitants, sur le chemin de fer de Dinant à Tamines, à 20 kilomètres à l'ouest de Dinant.

Les terribles coups de boutoir portés aux forts de Namur par les Allemands, au cours des journées du 20 et du 21, de même que la pression de plus en plus irrésistible exercée par l'ennemi sur le front de la Sambre, de Namur à Charleroi, ne tardèrent pas à avoir leur répercussion dans l'«Entre-Sambre-et-Meuse».

Le 23 août, les Français organisèrent la retraite. Il ne resta à Ermeton que quelques centaines de soldats belges appartenant aux 8^e, 10^e et 13^e régiments de ligne, chargés de couvrir la retraite.

Impressionnés par ces événements, la plupart des habitants s'enfuirent. Seuls demeurèrent au village les comtesses de Villermont, quelques villageois et le curé, qui prétendait ne pas abandonner son poste.

Le 24, à l'aube, les avant-gardes allemandes apparurent à l'entrée du village. La bataille commence aussitôt. Les nôtres font des prodiges de valeur et ne mettent bas les armes qu'après avoir tué plus de 600 ennemis.

Ermeton devait être châtié pour cet échec. 83 maisons furent anéanties; un habitant fut fusillé à Furnaux, un autre à Couvin, et une famille entière disparut dans la tourmente à Surice.

À METTET

A Mettet, à l'ouest d'Ermeton, il y eut 2 fusillés et 10 immeubles incendiés.

À JEMEPPE-SUR-SAMBRE

Jemeppe-sur-Sambre est une commune de 3.500 habitants, située à 17 kilomètres à l'ouest de Namur, sur les voies ferrées de Charleroi à Namur et de Tamines à Gembloux.

Elle reçut la visite des Boches le 21 août à 1 heure de l'après-midi. Une poignée de Français les attendaient sur la rive droite de la rivière.

Les Allemands se mirent aussitôt à piller les maisons et à prendre des otages parmi les notables de l'endroit. Les Teutons s'avancèrent alors, ayant chacun devant lui un otage comme bouclier, ce qui obligea les Français à cesser le feu.

Le soir, les Allemands se retirèrent sur les hauteurs de Velaine, traînant avec eux les prisonniers civils. Un des malheureux, extrait du groupe, fut placé à cinquante mètres de ses compagnons et passé par les armes. Les autres furent injuriés et malmenés de toute façon.

Sept habitants de Jemeppe ont perdu la vie durant ces journées tragiques. Parmi eux, un pauvre simple d'esprit qui s'était blotti dans les bras de sa mère : c'est là que les brutes le fusillèrent.

Les assassins appartiennent au régiment Elisabeth.

À WILLERZIE

Cette localité de 700 habitants fait partie du canton de Gedinne, se trouve sur la frontière française et est distante, à vol d'oiseau, de 10 kilomètres de la rive droite de la Meuse.

Le dimanche 23 août, à 10 heures du soir, une rencontre eut lieu entre les Allemands et les Français. À 2 heures du matin, le 24, les Français durent battre en retraite.

Comme l'ennemi avait essuyé des pertes importantes, il mit immédiatement le feu aux quatre coins du village. Le spectacle était terrifiant. L'incendie dura jusqu'à 7 heures du soir. Sauf deux maisons, tout le village fut détruit.

Les habitants furent appréhendés et conduits dans une prairie située entre les positions occupées par les belligérants. C'était pour les Allemands le rideau protecteur qu'ils souhaitaient. Inutile d'ajouter que la population fut victime de toutes sortes de mauvais traitements et de menaces. Deux hommes périrent dans la journée du 24. En outre, les brigands déchargèrent leurs armes sur certains habitants qui se trouvaient chez eux. C'est ainsi que le bourgmestre et sa fille furent assez gravement blessés et qu'un vieillard de 72 ans, Léon Mallieu, eut le ventre ouvert.

Des soldats français furent l'objet de cruautés inouïes : trois au moins furent jetés dans les flammes et brûlés vifs.

Dans les localités voisines : à Bourseigne-Neuve, Louette-St-Pierre, Bièvre et Gedinne, ce furent des scènes analogues de pillage, de meurtre et d'incendie. À Gedinne, un civil, qui était sur le point d'être fusillé avec ses deux fils, offrit tout son avoir en billets de banque pour sa rançon. D'une main, le Boche prend l'argent et de l'autre décharge son revolver sur le malheureux.

À VELAINE

À vol d'oiseau, Velaine se trouve à 20 kilomètres à l'ouest de Namur. Cette localité est sise sur les limites des provinces de Namur et Hainaut.

Au hameau du Prahly principalement se passèrent des scènes d'une violence inouïe.

Le 21 août, des uhlans se heurtèrent aux abords du Prahly, avec une patrouille de cavaliers français. Les Allemands laissèrent deux des leurs sur le terrain.

Les autres s'enfuient, reviennent au Prahly où entre-temps des troupes plus nombreuses se sont arrêtées.

Il y eut plusieurs victimes et des trente maisons que comptait le Prahly pas une seule ne resta debout.

À ARSIMONT

Ce village se trouve à quatre kilomètres à l'est de Tamines. Il fut le théâtre de combats multiples et meurtriers. Un millier de cadavres, tant français qu'allemands, restèrent sur le champ de bataille au cours de la journée du 22. Les Français durent céder devant le nombre.

Il y eut 9 victimes à Arsimont ; 130 maisons furent réduites en cendres, une quarantaine avaient été détruites déjà par le bombardement. Ainsi qu'il arriva dans une foule d'autres circonstances, les civils durent servir de bouclier aux Allemands.

À AUVELAIS

Le 21 août, de grand matin, les Allemands venant de Velaine, arrivèrent aux environs d'Auvelais, grosse commune industrielle, près de Tamines. Ils abordèrent à la Sarthe, une des sections de la commune d'Auvelais, mais ne purent s'en emparer qu'à grand-peine. Méthodiquement, les Français se retirèrent, descendirent des hauteurs de la Sarthe vers Auvelais et s'organisèrent sur la rive droite de la Sambre, où ils attendirent l'ennemi.

Dans l'après-midi, celui-ci parvint enfin jusqu'au centre de l'agglomération et tandis que des combats de rue se poursuivaient en plusieurs endroits, les atrocités commençaient.

Une des premières victimes fut une jeune femme de 25 ans. Elle s'enfuyait, serrant dans ses bras son enfant de 5 ans, lorsqu'elle tomba, le crâne fracassé. Les brutes prirent l'enfant et le conduisirent chez les voisins en disant :

— Maman kapout ; petit pour vous !

Les brutes assassinèrent 52 habitants, au nombre desquels on trouve 6 femmes, plusieurs vieillards et même un enfant de 2 ans ; 127 maisons furent détruites ; 200 otages furent appréhendés et odieusement maltraités durant quatre jours et quatre nuits.

À SOMME-LEUZE

Somme-Leuze, village situé sur les grandes routes de Marche à Liège et de Barvaux-sur-Ourthe à Andenne, fut également le théâtre d'atrocités allemandes.

Plusieurs habitants furent fusillés et des maisons incendiées ; un grand nombre d'otages — dont le curé Hache-relle —, furent déportés en Allemagne, où ils furent retenus en prison pendant plusieurs mois.

